

La Franc-Maçonnerie expliquée aux profanes

Introduction

Beaucoup de livres excellents ont été écrits sur la franc-maçonnerie. Ils décrivent son histoire, son contenu philosophique, ses symboles, son éthique, ses rituels, la diversité des obédiences et leur évolution dans le monde contemporain.

Certains portent sur des thèmes spécifiquement maçonniques et sont plutôt des outils de travail pour les maçons qui veulent approfondir leurs connaissances. D'autres s'efforcent de donner une vision générale du message et de la méthode maçonniques; s'ils peuvent être lus avec profit par les profanes qui désirent s'informer, ils s'adressent, en réalité, plutôt aux apprentis francs-maçons nouvellement initiés et qui sont dès lors déjà entrés dans les voies proposées par l'Art Royal.

Le présent essai se veut, au contraire, d'abord destiné aux non-maçons, dans la double perspective de leur expliquer, sans vaine description du corpus symbolique de la maçonnerie, la signification que peut avoir aujourd'hui un tel engagement et de leur montrer la différence radicale qui sépare l'initiation de la réflexion philosophique.

Comme l'initiation est une expérience intime qui ne se laisse pas saisir par des explications purement verbales et que la plénitude de son sens et de sa portée ne sont accessibles qu'à l'initié, il faudrait d'abord demander à être initié avant de savoir si on a véritablement le désir et la volonté de le devenir. Force est bien, au demeurant, de constater que parfois, malgré la présentation par un parrain et les enquêtes préalables, certains postulants à l'entrée dans les loges, s'imaginaient y trouver autre chose que ce qui leur est proposé.

C'est pourquoi, il faut bien pour sortir du cercle vicieux, tenter d'expliquer aux profanes quelle est la nature du projet initiatique, avec des mots et des références que leur formation culturelle leur permettent d'appréhender. L'exercice n'est pas aisé car il s'agit de décrire un domaine de connaissance avec un autre langage et d'autres outils que ceux qui conviennent, de cerner une réalité en restant toujours extérieure à elle.

Il est, en effet, difficile de faire admettre à des esprits pétris de cartésianisme et souvent persuadés, surtout chez les plus diplômés, de posséder une capacité sans limite de compréhension intellectuelle que l'initiation est un processus de transformation de soi de longue haleine qui fait autant appel à la sensibilité, au coeur et à l'imaginaire qu'à la raison,

qu'il comporte des étapes nécessaires de progression et que le chemin est plus important que le but. De même, il n'est pas facile de leur dire qu'une loge maçonnique, ne travaille qu'au degré le plus bas possédé par les participants car chaque degré a ses « secrets » qui ne peuvent être évoqués devant ceux qui n'ont pas qualité pour les connaître car ces secrets ne sont ni plus ni moins que la découverte de nouvelles sphères de conscience. À cet égard, le temps ne compte pas; c'est pourquoi, en maçonnerie, il est vain de vouloir brûler les étapes.

M'adressant, ici, à des profanes désireux de s'informer sur la portée d'un éventuel engagement personnel, il fallait bien déroger à cette règle mais toujours en restant en dehors du champ initiatique proprement dit. De nombreux développements s'appuient sur les enseignements et les analyses de penseurs et de scientifiques reconnus dans leur domaine de compétence, psychologie, philosophie, biologie, astrophysique, de manière à bien établir les domaines de validité respectifs des divers ordres de savoir et de connaissance. Il ne saurait être question, cependant, d'opposer sommairement science et tradition, raison et initiation mais de voir à quelles questions chaque approche peut prétendre apporter une réponse, au demeurant, elle-même, toujours en devenir. Pour le savant comme pour l'initié, la réalité ultime reste insaisissable et ils doivent, l'un et l'autre, chacun dans leur domaine, humblement reconnaître le caractère toujours incomplet et révisable des représentations qu'ils s'en font.

Au surplus, il apparaît de plus en plus clairement que la science est incapable d'apporter la moindre contribution à la construction d'une éthique susceptible de proposer des valeurs pour le comportement de l'homme et la conduite de sa vie. L'affaiblissement généralisé des religions sauf comme mode de différenciation et d'affirmation politiques dans certaines parties du monde, laisse l'homme moderne désespérément seul face à sa conscience. Se conformer aux lois de la démocratie et aux principes de la déclaration universelle des droits de l'homme ne suffit pas pour être quitte avec la Loi morale. Dans ce monde de plus en plus dominé par une course effrénée à l'avoir et à la jouissance indûment assimilée à un progrès de la liberté, la question qu'il faut se poser est: comment préserver l'aspiration de l'être humain à devenir un homme véritable, capable de répondre à l'appel de sa conscience supérieure à vivre dans la liberté et la joie en apportant une sollicitude fraternelle à ses semblables?

Cet ouvrage aura atteint ses objectifs s'il convainc ceux qui cherchent authentiquement la Vérité, que l'étude de la Tradition dont la franc-maçonnerie moderne et, notamment, la Grande Loge de France, est le dépositaire, reste dans le monde d'aujourd'hui, une des voies privilégiées pour réaliser, en dehors de tout dogmatisme, l'idéal d'élévation spirituelle et d'harmonie intérieure que chaque homme porte en lui.

PREMIÈRE PARTIE : LES BUTS

Zixia dit: « Les cent artisans vivent dans leurs échoppes pour accomplir leur besogne.

L'honnête homme étudie pour réaliser sa Voie. »

Les Entretiens de Confucius traduit du chinois par Pierre Ryckmans

La question du sens

Celui qui ne se pose pas de question sur le sens de la vie, en général et de la sienne en particulier, soit que la question ne le préoccupe pas, soit qu'il se satisfasse des réponses qui lui ont été transmises par son milieu d'origine et son éducation, ne saurait être concerné par la démarche maçonnique. Au départ, il faut qu'il y ait une quête: quête du sens profond de l'existence humaine, désir sincère de comprendre quelle est la vocation véritable de l'homme qui veut être pleinement homme, dans un monde où l'individu semble de plus en plus conditionné, dans sa pensée et son mode de vie, par la banalisation résultant de l'accélération sans précédent du développement des moyens modernes d'information et de communication.

Le problème n'est pas nouveau en lui-même; de tout temps, certains hommes se sont posés cette question du sens et ont tenté d'y apporter des réponses. Et, en vérité, il n'existe pas dans l'histoire, de société humaine - tribu, cité ou royaume - qui n'ait pas élaboré une explication du monde visant à apporter des réponses aux questions fondamentales que l'homme se pose sur ses origines, sur le sens de la vie, de la souffrance et de la mort. Les cosmogonies et les mythes fondateurs que l'on trouve au coeur des communautés humaines les plus archaïques avaient, tout à la fois, pour fonction de fournir à ces questions des explications cohérentes avec la rationalité en vigueur, de répondre à l'angoisse des individus devant les événements qui les dépassent et d'assigner à chaque membre une place, une fonction ainsi que des règles de comportement.

D'abord méprisées par le positivisme de la pensée occidentale du fait qu'elles étaient construites sur une rationalité préscientifique, ces visions primitives avaient été pourvoyeuses de sens profond pour le psychisme humain pendant des dizaines de milliers d'années, sens que les ethnologues et les historiens s'emploient à retrouver aujourd'hui et dont, le lecteur verra plus loin comment la réflexion maçonnique a conservé la fonction ordonnatrice de la psyché. De nos jours, les sociétés les plus avancées, profondément transformées par le

développement de la démocratie, les progrès de la science et la laïcisation des institutions publiques, connaissent une explosion sans précédent du sentiment individuel de liberté. Celui-ci conduit un nombre de plus en plus grand d'individus à s'affranchir de tout ce qui leur apparaît comme des contraintes injustifiées, héritées de systèmes de valeur et de codes sociaux révolus qui ne semblent devoir leur survie qu'à la pesanteur des conformismes. Il est devenu banal de souligner la perte de repères qui caractérise, dans les pays les plus développés, de nombreuses fractions de la population, générant toutes sortes de comportements pathologiques tels que la violence, la consommation de drogue ou l'aliénation dans des mouvements sectaires. Sans verser dans ces extrêmes, beaucoup de personnes apparemment bien insérées dans la vie économique et sociale, souffrent d'un malaise profond qui les conduit à se jeter à corps perdu dans la poursuite effrénée d'une réussite professionnelle ou dans diverses activités de loisir, sans voir que la véritable fonction de leur agitation est souvent de leur permettre de fuir le sentiment de vide, voire d'angoisse qu'elles éprouvent intérieurement. Pascal avait déjà noté dans ses Pensées: « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne pas savoir rester en repos dans une chambre ».

D'autres personnes qui ont reçu dans leur milieu familial, une éducation fortement structurée, que ce soit dans le cadre de principes moraux et religieux traditionnels ou, à l'opposé d'un laïcisme militant, voire d'utopies politiques plus ou moins totalisantes, découvrent un jour qu'elles ont subi un endoctrinement et qu'elles n'ont jamais véritablement exercé leur liberté de penser par elles-mêmes, soit pour s'approprier cet héritage, éventuellement en le nuancant, soit pour le rejeter. Beaucoup vivent, en fait, depuis des années, avec une pensée étrangère qui occupe et encombre leur esprit, comme un corps étranger introduit dans un organe physique peut gêner son fonctionnement normal, voire le paralyser complètement. Cette découverte, toujours douloureuse, se produit parfois très tardivement dans la vie des personnes concernées: les soucis de la vie matérielle, les obligations familiales et les responsabilités professionnelles laissent peu de temps pour la réflexion sur la question pourtant essentielle du sens. D'une certaine façon, on peut dire que les difficultés de la vie courante permettent d'évacuer la question et de vivre comme si elle ne se posait pas. Il est fréquent, en effet, que l'individu soit amené à s'interroger pour la première fois sur la validité de ses choix et de ses actions, à la suite d'une expérience ou d'une émotion plus ou moins traumatisante qui, rompant le traintrain de la vie ordinaire, fait brutalement apparaître ses préoccupations antérieures comme secondaires et superficielles alors même qu'elles occupaient, auparavant, tout son esprit. Une prise de conscience s'opère alors, d'une certaine vacuité intérieure qui peut laisser l'individu dans un grand désarroi.

La franc-maçonnerie s'adresse d'abord à ceux, quels que soient leur âge et leur condition, qui entendent exercer librement leur pensée et qui ne se fixent a priori aucune limite à l'exercice de cette liberté, dans la perspective d'une quête incessante de la vérité et du sens de la vie.

Car un maçon ne peut être ni un ignorant ni un fanatique; autrement dit, ni un individu qui ne se poserait pas de questions ni quelqu'un qui prétendrait détenir la vérité. C'est pourquoi le maçon pratique avant tout la tolérance en donnant à celle-ci un sens très fort: celui du respect de toute quête authentique de la vérité car les voies pour y parvenir sont diverses. Cette tolérance véritable qui ne pourchasse que la suffisance dogmatique, doit bien être distinguée de celle, plus courante, revendiquée par ceux qui admettent que d'autres puissent penser différemment d'eux, tout en restant persuadés qu'ils demeurent dans l'erreur. Cette tolérance courante est éminemment respectable et nécessaire pour la vie en société puisqu'elle laisse vivre les convictions et les croyances tenues pour erronées par l'opinion majoritaire mais, philosophiquement, elle est néanmoins de second ordre dans la mesure où elle fait de la vérité un objet de possession et non de recherche. Pour un franc-maçon digne de ce nom, la vérité reste fondamentalement inaccessible. Mais il considère simultanément qu'il est de la nature et du devoir essentiels de l'homme, de la rechercher sans relâche.

Cette question du sens est véritablement fondamentale dans la mesure où l'individu entend, précisément, assumer en toute connaissance de cause, la responsabilité inhérente à son appartenance au genre humain et faire ainsi obstacle pour lui-même comme pour la société, au développement de ce que l'on n'hésitera pas à appeler de nouvelles formes de barbarie. Le XXe siècle restera marqué à la fois, par la plus grande avancée du savoir scientifique que le monde ait jamais connue et par la perpétration de crimes contre l'humanité d'une ampleur sans précédent. La violence et la barbarie les plus extrêmes dirigées contre des innocents au nom d'idéaux libérateurs n'est pas une nouveauté dans l'histoire; ce qui est nouveau, ce n'est pas tant la gravité intrinsèque du mal que son ampleur quantitative qui résulte de l'emploi des moyens technologiques modernes. Malheureusement progrès humain et progrès technique ne vont nullement de pair.

L'acuité du divorce entre le développement du savoir scientifique et technique qui irrigue de plus en plus la société tout entière et la diffusion de la connaissance nécessaire à un développement humain harmonieux, ne cesse de croître dans les sociétés modernes qui ne sont dites développées qu'en considération de leur niveau de vie matérielle.

La solitude déjà évoquée de l'homme moderne face à cette question du sens apparaît comme la conséquence directe d'un double mouvement:

d'une part, la formidable régression du rôle de la religion dans la vie sociale comme dans la vie privée, qui résulte, elle-même, du mouvement historique d'émancipation des peuples à l'égard du pouvoir monarchique et ecclésiastique dans le cadre de leur lutte pour la conquête des libertés individuelles. La laïcité croissante des sociétés démocratiques est un incontestable progrès de la liberté, dans la mesure où elle est entendue dans son sens le plus élevé, c'est-à-dire comme la proclamation et l'organisation (plus ou moins satisfaisante) de la neutralité idéologique et religieuse de l'État et des institutions publiques, ce qui a pour effet de cantonner dans la sphère privée, l'expression et la pratique de croyances particulières.

D'autre part, le rejet hors du discours scientifique, de toute question ontologique, éthique ou métaphysique. Durant des millénaires, les plus grands hommes de pensée ont cherché des explications globales du monde, aptes à rendre compte des phénomènes observables et à donner du sens à la vie de l'homme. Physique et métaphysique étaient intimement liées quand la première n'était pas subordonnée à la seconde. Il n'en va plus de même aujourd'hui; la science est définitivement séparée de la philosophie et la philosophie, de plus en plus disjointe, en dépit de son étymologie, d'un vécu de sagesse. Ce qui ne signifie pas que les scientifiques et notamment, les plus éminents d'entre eux, n'ont pas une réflexion philosophique, voire métaphysique ou religieuse, mais ils savent que, ce faisant, ils sortent du champ de la science et que ce qu'ils avancent sur ce plan ne peut être, au mieux, que non contradictoire avec leurs hypothèses scientifiques. La science du XXe siècle, à mesure qu'elle se complexifie et étend ses domaines d'investigation de l'infiniment petit, physique des particules, biologie moléculaire) à l'infiniment grand (astrophysique), a, elle-même, renoncé à toute prétention à fournir un sens et une finalité au destin de l'homme. Le positivisme sommaire du XIXe siècle est bien mort même s'il comporte encore de tardifs adeptes chez certains généticiens et neurobiologistes contemporains qui entretiennent un espoir démesuré d'apporter des réponses à tout, reprenant l'illusion scientifique que la science parviendra un jour à tout expliquer et que la pensée et les émotions de chaque individu pourront être entièrement déterminées par la connaissance des phénomènes électrochimiques qui ont leur siège dans le cerveau humain.

Non pertinentes sur le plan scientifique, les questions sur le sens, doivent impérativement être évacuées de toute démarche qui se veut savante car, comme l'a souligné Jacques Monod, un des fondateurs de la biologie moléculaire, prix Nobel de médecine en 1965: « Il ne saurait y avoir d'hypothèse de finalité dans l'étude de la nature. La pierre angulaire de la méthode scientifique est le postulat de l'objectivité de la nature. C'est-à-dire le refus systématique de

considérer comme pouvant conduire à une connaissance vraie toute interprétation des phénomènes en termes de causes finales, c'est-à-dire de projet ». Il n'en résulte pas pour autant que ces questions soient sans signification pour l'homme qui réfléchit à la manière de conduire sa vie, mais elles échappent au domaine de la science et ne relèvent que des convictions personnelles indémontrables autant qu'imprescriptibles de chaque individu. Au demeurant la science elle-même, dans les domaines qui sont les siens, ne proclame aucune vérité absolue mais propose des modèles explicatifs de plus en plus sophistiqués et cohérents des phénomènes observables. Leur vérité n'a pas d'autre légitimité que leur capacité prédictive des phénomènes déjà observés ou encore à découvrir. Gaston Bachelard a montré combien il est difficile pour le chercheur, même dans les sciences les plus dures, de s'affranchir complètement de tout présupposé de nature idéologique.

Ainsi, ceux qui ont crû pouvoir proclamer après Nietzsche, la mort de Dieu, se retrouvent-ils, en quelque sorte, lâchés par la science. Le XXe siècle a vu fleurir diverses théories de l'absurdité du monde et de la désespérance. Il n'est pas étonnant que le thème du néant, de la solitude et du destin tragique de l'homme soient au coeur de nombreuses expressions artistiques de notre époque. Rien de vraiment nouveau sous le soleil à cet égard comme l'avait déjà bien vu l'Ecclésiaste, quelques siècles avant J.-C.: « Moi, Qôhéleth, j'ai été roi d'Israël, à Jérusalem. J'ai cherché à explorer avec soin par la sagesse tout ce qui se fait sous le ciel. Eh bien! C'est un mauvais métier que Dieu a donné aux hommes! J'ai regardé tout ce qui se fait sous le soleil: voici, tout est vanité et poursuite de vent! »

Ainsi, nous trouvons-nous ramenés, en dépit des formidables et impensables progrès des sciences et des techniques, aux questions fondamentales que l'homme sage s'est toujours posées pour conduire intelligemment sa vie.

La psychologie moderne reconnaît, dans la lignée de C.G. Jung et de ses nombreux continuateurs, le rôle essentiel dans la formation et le fonctionnement d'un psychisme équilibré, de la fonction symbolisante de la pensée et de la production de valeurs génératrices de sens et de motivations.

Le psychologue contemporain et spécialiste de l'éducation Paul Diel, souligne ce point avec force dans l'avant-propos de son ouvrage intitulé Éducation et rééducation dont la première édition remonte à 1961 : « Si l'on cherchait la cause la plus profonde, le motif le plus secret, du désarroi actuel de la jeunesse, on ne les trouverait peut-être pas tant dans les conditions sociales d'ordre économique - bien qu'il serait insensé de nier leur importance co-déterminante - que dans la décomposition de la sphère des valeurs. C'est bien le sens de la vie qui se trouve mis en question. Spiritualisme et matérialisme - croyances et sciences - se

combattent et proposent des valorisations contradictoires de la vie et de son sens. Les conflits idéologiques n'aboutissent qu'à des positions extrémistes ou à des solutions de compromis. Une surenchère de théories contradictoires à l'égard de la vie et de son sens - produit du monde adulte et signe de sa propre désorientation - ne fait qu'augmenter le malaise en semant le doute ou le fanatisme, sinon l'indifférence qui risque d'aboutir à la veulerie. »

Il est évident que ce constat n'a fait que se confirmer et s'amplifier depuis quarante ans.

La reconnaissance, indépendamment de toute position morale préétablie, de ce rôle fondamental des valeurs dans l'éducation et la formation d'individus normalement épanouis, conduit Paul Diel, dans sa recherche des lois de l'harmonie et de l'épanouissement psychiques, à souligner l'importance, à cet égard, du développement de certaines valeurs guides et le rôle néfaste de l'exaltation malsaine des désirs qui débouche invariablement sur le trouble psychique et l'angoisse inhibitive.

Ainsi, le développement de la psychologie moderne lorsqu'elle sait s'affranchir d'une interprétation trop étroite de la pensée freudienne rejoint, sur de nombreux plans, les constatations et les enseignements des plus anciennes traditions.

Il importe, néanmoins, de souligner avec la plus grande netteté, que la franc-maçonnerie et la psychanalyse se situent sur des registres différents et surtout qu'elles poursuivent des objectifs bien distincts. La psychanalyse traite la névrose; sa finalité est thérapeutique avant tout. L'initiation maçonnique ne peut rien apporter à celui qui souffre d'une névrose. En revanche, elle ouvre à celui qui a dépassé ce stade, le vaste champ de la psychologie des profondeurs et de la connaissance initiatique. Par les voies traditionnelles de l'imaginaire et du mythe, elle permet à la psyché de recouvrer sa totalité et lui ouvre la voie de son individuation harmonieuse.

Le problème des valeurs, a pris une dimension collective d'une ampleur sans précédent, dans les dernières décennies au sein des pays les plus développés, du fait de l'évolution des mœurs et de la remise en cause de valeurs traditionnelles au nom d'une sorte d'idéologie ambiante de libération à l'égard de toute forme de contrainte sociale.

Cette décomposition de la sphère des valeurs suscite le désarroi de la plupart des observateurs et laisse les responsables politiques dans l'impuissance face aux troubles qu'elle engendre sur le plan individuel et collectif dont le développement de la violence chez les plus jeunes est le signe le plus inquiétant. Les francs-maçons ne semblent pas, pour autant, dans le pessimisme et l'inaction. Ayant, par tradition, une foi indéfectible dans la perfectibilité de l'homme, ils s'efforcent inlassablement d'oeuvrer à l'amélioration de sa condition matérielle et morale. Dans cette perspective, ils se gardent de négliger l'existence en germe dans la société

actuelle, de facteurs positifs d'évolution future comme, par exemple, la reconnaissance de plus en plus universelle des droits de l'homme par la conscience collective et le droit positif des nations ou l'aspiration évidente d'une fraction de plus en plus grande de la jeunesse à une spiritualité authentique, bien pressentie par André Malraux à qui l'on prête d'avoir dit que « le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas ».

Si la franc-maçonnerie initiatique n'a pas, en tant que telle, de remède à proposer aux problèmes de société eux-mêmes, elle demeure, plus que jamais, une voie privilégiée pour guider l'homme d'aujourd'hui dans sa quête de sens et inspirer son action. La course à l'avoir ou l'impasse de l'être.

L'Avoir est au coeur des sociétés modernes. Le désir et le plaisir de posséder les choses et les êtres ne sont évidemment pas nouveaux dans l'histoire. Ils ont été trop souvent les ressorts profonds de l'action des hommes et la cause principale de leurs violences. Depuis les temps les plus reculés, l'hédonisme sans frein et la dépravation des plus riches et des plus puissants, ont conduit plus d'une société à la décadence et à la disparition. La recherche du bonheur dans l'accumulation sans limite des objets de plaisir a été, de tout temps, dénoncée par les sages comme inapte à produire le résultat escompté. Ce qui est véritablement nouveau depuis l'apparition de la société industrielle, c'est la double idée, d'une part que l'activité économique a pour but de réaliser le bonheur du plus grand nombre par la multiplication des biens rendus accessibles aux plus modestes et d'autre part que la poursuite par chacun de son intérêt individuel contribue à la réalisation d'un optimum collectif. Nul n'ignore l'ampleur des disfonctionnements de la société industrielle au XIX^e siècle et ses dramatiques prolongements dans la première moitié du XX^e, manifestant par là même, le décalage entre la réalité vécue par des millions d'hommes et l'harmonie annoncée par les premiers théoriciens du libéralisme économique. La grande promesse du bonheur matériel pour tous n'a pas été tenue. Mais il n'en demeure pas moins que le développement économique est historiquement lié à l'apparition et à l'expansion de l'économie de marché, laquelle ne s'est pleinement réalisée que dans les sociétés démocratiques, fondées sur la reconnaissance politique des libertés individuelles et sur le droit de chacun à exprimer ses préférences et ses aspirations dans tous les domaines.

L'évolution du langage est révélatrice: le XIX^e siècle avait forgé le concept de prolétariat pour désigner la masse des travailleurs; ils étaient nombreux et misérables, face à une minorité de possédants par laquelle ils se sentaient exploités. Aujourd'hui, on parle d'exclusion, ce qui, a contrario, montre que la majorité n'est pas dans cette situation; le

scandale que constitue l'importance de ceux qui sont en dessous du seuil de pauvreté, n'en est que plus grand dans une société qui se veut démocratique car, dans une société fondée sur l'avoir, celui qui n'a rien, n'est rien. Sans argent, sans formation, sans relations, l'individu n'a ni la possibilité d'accéder à une vie normale ni celle de construire son avenir.

L'évolution récente au seuil de ce troisième millénaire, par le double mouvement de libéralisation des mœurs et d'extension des moyens d'information et de communication, tend à redonner un nouveau crédit au rêve pour chaque individu de devenir le maître de sa vie, en donnant libre cours dans tous les domaines, à ses goûts et à ses désirs, dans une recherche du plaisir que ne limitent que quelques interdits résiduels.

Cependant, il est patent que la société moderne produit de plus en plus d'insatisfaits et de malheureux, comme en témoignent la croissance de la consommation des antidépresseurs et des anxiolytiques, non par les exclus du système mais par ceux-là mêmes qui sont censés en être les bénéficiaires. N'est-ce pas là, le signe que la société est malade dans la mesure où elle se révèle incapable de résoudre la contradiction croissante entre son aspiration générale au bonheur et les chemins par lesquels elle propose d'y parvenir?

Il n'est pas dans notre propos de mettre en cause l'aspiration individuelle et collective d'accéder à un meilleur niveau de vie matériel. C'est à juste titre que cette aspiration est apparue comme un des moteurs majeurs du développement économique et le fondement de tout progrès social pour le plus grand nombre. C'est légitimement que les fondateurs de la science économique ont placé la satisfaction des besoins des consommateurs, en clef de voûte de l'ensemble du processus de production des richesses. L'argent, souvent stigmatisé comme responsable de tous les maux de la société, n'est que le dénominateur commun du désir général des individus d'avoir accès à l'offre de biens et de services. Cette offre s'étant diversifiée d'une manière extraordinaire, elle a suscité sa propre demande de sorte que la société est engagée dans une course sans fin à l'avoir.

La critique ne porte donc pas sur l'économie en elle-même ni même sur son mode de fonctionnement, car l'expérience a montré que les faits économiques sont têtus et que l'on ne soumet pas facilement les comportements de masse aux injonctions moralisantes. La critique porte sur la tendance des sociétés modernes à confondre les valeurs et à ériger son hégémonie radical en norme éthique. La simple constatation d'un désir le transforme en aspiration légitime et sa satisfaction semble constituer l'expression même de la liberté et de la personnalité de chacun. Tout ce qui freine la libre expression des désirs d'un individu ou d'un groupe est perçu comme une entrave insupportable à la reconnaissance de sa singularité et à son libre épanouissement.

La société moderne est devenue une société de l'avoir et du plaisir hédoniste. C'est par l'avoir que l'on existe. Les expressions du langage courant sont à cet égard des plus significatives: il faut avoir des diplômes, des relations, de l'argent, du pouvoir. Ne dit-on pas aussi que l'on a une femme, un mari, des enfants. On a du temps, des loisirs, des dons, des maladies, de la chance, etc. Tout semble se décliner sur le mode avoir, tant et si bien que celui qui ne possède pas ceci ou cela, se sent diminué dans son être et sa dignité. L'avoir structure aujourd'hui notre mental comme jamais auparavant dans l'histoire. Par u retournement complet de perspective, l'avoir est devenu, non pas ce qui entre en contradiction avec les valeurs morales mais la valeur de référence qui domine toutes les autres.

Et pourtant, paradoxalement, ceux qui participent à cette société de l'avoir, ceux qui n'en sont pas exclus par le chômage, le handicap ou l'illettrisme, ne sont pas satisfaits. Ils veulent toujours plus et courent près un impossible bonheur. Cette incapacité de avoir, à réaliser le bonheur de l'homme, perçue depuis les temps les plus reculés, par les sages, prend i ne dimension pathétique aujourd'hui, en proportion de l'explosion sans précédent du volume et de la diversité des biens et des services accessibles au plus grand nombre. Alors quoi?

Lorsque l'individu prend conscience de l'aliénation qui résulte de cette course sans fin à l'avoir et u'il comprend qu'il est, au sens étymologique du terme, aliéné, c'est-à-dire, dépossédé de lui-même, il rejoint l'opinion exprimée depuis toujours par les maîtres de la vie de toutes les traditions, selon laquelle, pour pouvoir parvenir au plus haut degré de développement humain, il faut se garder de l'avidité de posséder car la richesse matérielle ne produira jamais, par elle-même, la richesse spirituelle. Cela a été dit par les sages de tous les temps et de toutes les cultures.

Ainsi, Sénèque, le stoïcien, qui s'est donné la mort à l'âge de soixante neuf ans en 65 après J.-C. sur ordre de Néron dont il avait été le précepteur, écrit au chapitre XXVI de La vie heureuse: « Quelle différence y a-t-il entre moi le sot et toi le sage, si tous deux nous voulons posséder? - Une très grande, car les richesses sont chez le sage en esclavage, chez le sot au pouvoir; le sage ne permet rien aux richesses, elles vous permettent tout. Vous, comme si quelqu'un vous en avait garanti la possession éternelle, vous vous y accoutumez, vous vous y attachez; le sage s'entraîne surtout à la pauvreté quand il se tient au milieu des richesses.»

Chacun connaît la réponse de Jésus que rapporte les évangiles de Luc, Marc et Matthieu dans la célèbre parabole du jeune homme riche qui demandait ce qu'il pouvait faire de bon pour posséder la vie éternelle: « Si tu veux être parfait, lui dit Jésus, vas, vends ce que tu possèdes, donnes le aux pauvres et tu auras un trésor aux cieux; puis viens et suis-moi. Quand il entendit cette parole, le jeune homme s'en alla contristé car il avait de grands biens. Jésus

dit alors à ses disciples: En vérité, je vous le dis, il sera difficile à un homme riche d'entrer dans le Royaume des Cieux. Oui, je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux.»

Bouddha considérait la soif de jouissances comme l'une des causes essentielles de la souffrance et l'avidité des désirs qu'elle engendre comme l'un des principaux obstacles pour pouvoir parvenir au plus haut degré du développement humain. Le terme soif comprend non seulement le désir et l'attachement aux plaisirs des sens, à la richesse, à la puissance, mais aussi l'attachement aux idées, aux idéaux, aux opinions, aux théories, aux conceptions et aux croyances. Selon l'analyse qu'en fait Bouddha, nous dit Walpola Rahula dans son commentaire, tous les malheurs, tous les conflits dans le monde, depuis les petites querelles personnelles en famille aux grandes guerres entre nations, ont leur racines dans cette soif.»

Ce que nous enseignent ces maîtres de la Vie, ces grands Initiés, c'est que nous devrions avoir pour but l'être plus et non d'avoir plus. C'est dans ce sens que l'on peut comprendre la fameuse expression employée par Jésus dans le sermon sur la montagne (Ma 5-1) : « Bienheureux les pauvres en esprit », c'est-à-dire ceux qui ont l'esprit de pauvreté. C'est aussi ce que constatent des psychologues d'aujourd'hui, aussi éminents qu'Eric Fromm, Paul Diel ou que leur maître C.G. Jung : l'attachement aux diverses formes de l'avoir constitue l'obstacle majeur sur le chemin de l'être.

La franc-maçonnerie actuelle, reprenant à son compte les enseignements des plus anciennes traditions initiatiques, enseigne par une méthode qui lui est propre, à retrouver le chemin de son être véritable afin de découvrir, puis de se réapproprier l'immense richesse qu'il contient. Cette richesse de l'être vrai, loin de s'épuiser, augmente quand on l'utilise. Elle ne rend pas avare mais généreux, car elle s'épanouit dans l'action.

Il convient d'écarter immédiatement tout risque d'erreur d'interprétation sur les relations entre richesse matérielle et richesse spirituelle. Si les plus grands maîtres spirituels de l'humanité ont tous prôné le détachement des biens matériels et donné l'exemple aux hommes de leur temps, en vivant dans la plus grande pauvreté, c'est parce que tout avoir, toute possession, apparaît comme une entrave, comme une chaîne, comme un fardeau qui empêche l'homme d'être léger et libre. L'avoir est de nature à créer des liens de dépendance, voire d'asservissement. C'est en cela qu'il constitue souvent l'obstacle majeur sur le chemin de la perfection, sur le chemin de la vérité et de l'amour.

Lorsque l'on commence à réfléchir à tout ce qui entrave l'homme et l'empêche d'être léger et libre, on retrouve rapidement que les objets de possession que le symbolisme maçonnique appelle des métaux (ce qui brille d'un éclat trompeur) sont infiniment divers et peuvent ne

plus avoir du tout de contenu matériel. Car l'avoir, c'est également le statut social, le pouvoir, les honneurs auxquels nous sommes souvent si attachés.

Mais, il faut aller plus loin encore dans notre analyse, car il y a des possessions plus nobles en apparence comme nos diplômes, nos connaissances, notre bon droit, notre bon cœur et les vertus que nous nous plaisons à nous attribuer qui peuvent tout autant que l'argent être source de sécheresse de cœur, de dureté, de volonté de puissance, de mépris des autres et d'intolérance.

L'intransigeance morale que certains pratiquent avec ostentation n'est au fond, comme l'a bien montré Schopenhauer, qu'une forme plus subtile de la volonté de puissance.

Ainsi, pour l'individu qui souhaite s'engager sur le chemin de la découverte et de l'épanouissement progressif de son être profond, il ne s'agit pas d'abandonner tout ce qu'il possède mais de se libérer psychiquement de ses multiples liens de possession. Tel est le sens profond de l'expression retenue par les fondateurs de la maçonnerie moderne: « Le franc-maçon est également ami du riche et du pauvre pourvu qu'ils soient vertueux. »

À la différence des sectes qui demandent à leurs adeptes d'abandonner leurs biens à leur profit et les placent ainsi dans une situation de totale dépendance économique à l'égard de la secte, la franc-maçonnerie ne demande jamais à ses membres d'aliéner quoi que ce soit en sa faveur car elle entend développer le potentiel humain autonome de chaque individu afin qu'il puisse agir selon ses convictions profondes dans les différentes situations de vie où il est engagé. C'est pourquoi, en franc-maçonnerie, on ne s'intéresse pas à la situation matérielle des candidats sauf pour s'assurer au moment de leur demande d'admission qu'ils ne sont pas sous la dépendance du besoin et qu'il ne « frappent pas à la porte du temple » dans la seule perspective de recevoir des subsides, une aide pour trouver un emploi ou un soutien relationnel pour atteindre des objectifs de réussite sociale.

La franc-maçonnerie fonctionne, en effet, sous le régime juridique des associations régulièrement déclarées et enregistrées dans le cadre des lois de chaque pays (la loi de 1901 pour la France). Son fonctionnement matériel est assuré par les cotisations des membres et les éventuels dons que chaque frère est libre de faire ou de ne pas faire en fonction de sa situation personnelle. Avant d'être maçon, celui-ci doit d'abord honorer ses autres devoirs, vis-à-vis de lui-même, de sa famille, de sa profession, de son pays, d'une manière générale dans le cadre des diverses solidarités dans lesquelles il s'est engagé. Le franc-maçon est avant tout un homme de devoir et contrairement à certaines affirmations malveillantes ou simplement ignorantes, les serments qu'il prête ne le mettent jamais en conflit d'allégeance avec ses autres devoirs, familiaux, professionnels ou civiques.

L'éveil de l'être

Devenir Franc-Maçon, c'est, comme nous l'avons vu, se poser les questions essentielles sur le sens de la vie. Pour s'engager valablement dans cette quête, il importe de prendre conscience de la nécessité de se libérer des chaînes de l'avoir car cette libération est essentielle pour partir à la découverte progressive de son être véritable et devenir un homme accompli. Mais comment découvrir cet être véritable, ce soi authentique sous les masques divers d'un ego gonflé d'importance, entraîné par notre éducation, à se valoriser sans retenue aux yeux du monde et qui semble constituer ce moi auquel nous tenons tant, au point de nous identifier à lui?

C'est là une tâche difficile, à laquelle la franc-maçonnerie convie ses futurs membres par une méthode qui lui est propre, appelée « initiation » et qui s'inscrit dans la continuité d'une longue tradition de développement individuel qu'elle fait remonter symboliquement à 4 000 ans avant J.-C.

L'initiation se distingue des autres enseignements, en cela qu'elle ne vise pas à transmettre un savoir constitué dont il s'agirait d'apprendre les lois théoriques et les modes opératoires mais à développer en chaque être, une qualité qu'il ne peut espérer acquérir que par la transformation en profondeur de sa manière d'être. C'est pourquoi, aucune initiation ne peut jamais résulter de la lecture des livres; elle doit être vécue et ne s'acquiert valablement que dans un contexte adéquat de mise en oeuvre, expérimentalement et sagement élaboré par une longue tradition. Néanmoins dans la deuxième partie du présent ouvrage, on s'efforcera d'en cerner les contours en faisant référence à d'autres expériences non verbales que chacun a pu expérimenter dans la vie courante.

L'apprenti franc-maçon, durant toute la période où il restera à ce grade, n'aura pas droit à la parole en Loge. Il découvrira ainsi la puissance d'éveil du silence car, pour aller à la rencontre de son être profond, il lui faudra d'abord se mettre en état de réceptivité. Il ne saurait y parvenir sans que cessent tous les bruits parasites qui encombrant sa tête: préjugés de toute nature, réactions émotionnelles, arguties de la raison raisonnante, désir de briller devant les autres, etc.

Sans silence, point de réceptivité, sans réceptivité point d'ouverture de notre coeur ni d'éveil de notre sensibilité. C'est là, un aspect essentiel de l'initiation car l'homme qui n'appréhende le monde qu'avec la partie exclusivement rationnelle de son cerveau, n'ira jamais bien loin sur le chemin de l'initiation et de la réalisation de son être total. L'opposition

coeur/cerveau doit être entendue dans un sens totalement symbolique, sans rapport avec la fonction réelle des organes en question, puisque le coeur est un muscle qui n'intervient en rien dans l'expression de la sensibilité et le cerveau, s'il est bien le siège de l'activité mentale rationnelle, régule également les fonctions sensibles et les émotions. Chacun comprendra le sens profond de cette dualité dont la manifestation la plus haute est pour le premier l'amour et pour le second, la raison ou l'esprit.

L'homme moderne, de formation occidentale, a reçu une éducation qui valorise, à l'excès, la fonction rationnelle de l'esprit. Il a été habitué à se méfier des sentiments et des émotions, considérés comme sources d'illusions et d'erreurs. Cela n'est pas contestable dès lors qu'il s'agit de conduire des raisonnements logiques, de faire oeuvre de science ou d'organiser un processus de production. La rationalité a son domaine propre qui ne souffre, sans conséquences dommageables, aucune introduction d'éléments hétérogènes d'ordre émotionnel ou de présupposés idéologiques. La science pourchasse en permanence pour les bouter hors de son champ et de ses formulations, les a priori résiduels les mieux cachés des chercheurs. Tels sont son honneur, sa force et son éthique. Le prestige dont elle jouit aujourd'hui, en fait pratiquement la seule autorité universellement reconnue, du moins, en ce qui concerne son domaine de pertinence. Il en résulte, a contrario, une sorte de perte de prestige, voire de disqualification intellectuelle de tout ce qui est hors du champ scientifique. Cela conduit certaines personnes, qui peuvent être ou non d'un haut niveau de culture scientifique, à conférer indûment à la science le monopole de la connaissance comme si elle était à même de répondre à toutes les questions que l'homme se pose. Comme si les questions auxquelles elle ne sait pas apporter de réponse, étaient nulles et non avenues et ne préoccupaient que des esprits insuffisamment formés.

Le prix Nobel de médecine de 1965, Jacques Monod, n'hésite pas à écrire dans son célèbre essai *Le hasard et la nécessité* : « Les sociétés modernes ont accepté les richesses et les pouvoirs que la science leur découvrait. Mais elles n'ont pas entendu, le plus profond message de la science: la définition d'une nouvelle et unique source de vérité, l'exigence d'une révision totale des fondements de l'éthique, d'une rupture radicale avec la tradition animiste, l'abandon définitif de " l'ancienne alliance ", la nécessité d'en forger une nouvelle ». Ainsi, à en croire Jacques Monod, tout ce que l'esprit humain a produit sur le plan éthique et philosophique avant l'avènement de la société moderne, serait nul et non avenue, balayé par la Science et assimilé à un vieux fonds de culture animiste, d'où « la contradiction mortelle » qu'il souligne entre un système de valeurs hérité du passé, encore largement dominant, et les enseignements proposés par la Science largement ignorés du public. Il exprime cette

contradiction avec une force et une clarté sans égales: « Armées de tous les pouvoirs, jouissant de toutes les richesses qu'elles doivent à la Science, nos sociétés tentent encore de vivre et d'enseigner des systèmes de valeurs déjà ruinés, à la racine, par cette science même. Aucune société avant la nôtre n'a connu pareil déchirement... Le divorce est si grand, le mensonge si flagrant, qu'il obsède et déchire la conscience de tout homme pourvu de quelque culture, doué de quelque intelligence et habité par cette anxiété morale qui est la source de toute création.» Cherchant à résoudre la contradiction par la seule pensée rationnelle et scientifique dont il fait la valeur suprême et la seule source de vérité admissible, Jacques Monod croit pouvoir fonder sur elle, une société socialiste dont les institutions publiques seraient vouées à la défense, à l'extension et à l'enrichissement du royaume transcendant des idées, de la connaissance et de la création, tout en reconnaissant le caractère utopique de sa proposition bien qu'elle ne soit pas un rêve incohérent. Pour Jacques Monod, l'homme est en définitive, laissé, seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émergé par hasard, avec la responsabilité de choisir entre le « Royaume et les ténèbres ». Impasse dramatique, d'un homme de science qui, en rejetant toutes les traditions sans en avoir pénétré le sens véritable, laisse l'homme ordinaire sans repères et compte sur les institutions publiques d'une société socialiste idéalisée et dangereusement irréaliste pour donner un sens à son destin et lui fixer une éthique! Citons un autre grand scientifique de notre temps, pour bien marquer les limites de l'apport de la science à la question du sens de la vie et du destin de l'homme. Stephen Hawking, astrophysicien universellement reconnu pour ses travaux sur l'origine de l'univers, titulaire de la chaire de mathématiques à l'Université de Cambridge (celle du grand Newton deux siècles auparavant), écrit: « L'attitude habituelle de la science - construire un modèle mathématique - ne peut pas répondre à ces questions. Pourquoi l'univers surmonte-t-il sa difficulté d'être? La théorie unifiée est-elle si contraignante qu'elle assure sa propre existence? Ou a-t-elle besoin d'un créateur et si, oui, celui-ci a-t-il d'autres effets sur l'univers? Et qui l'a créé, lui?»

La franc-maçonnerie dont on verra plus loin quelle place et quel sens elle donne à l'ésotérisme, ne rejette en rien la rationalité scientifique dès lors qu'elle est appliquée au domaine qui est le sien. Elle ne combat que l'idée réductionniste selon laquelle la science serait la seule source de connaissance vraie et qu'elle aurait, de fait, vocation à apporter la lumière aux hommes sur le sens de leur vie, sur la fondation des valeurs éthiques ou sur la manière de se relier au cosmos. Pour autant, un franc-maçon n'est jamais amené à mettre sa raison en sommeil et à tenir pour vrai quoi que ce soit que sa raison n'aurait pas validé. C'est

dire que la franc-maçonnerie n'a aucune sympathie pour les arrières mondes de l'irrationnel qui font les choux gras des médias en mal d'audience ou de tirage.

Un franc-maçon ne sera donc, ni un positiviste vulgaire ni un contempteur de la science. La manière dont il peut concilier mythe et raison, matière et esprit, nécessité et liberté, relève de la démarche initiatique elle-même.

De la même manière, dans son comportement, le franc-maçon s'efforcera de ne manquer ni de perspicacité et de rigueur de jugement ni de fraternité et de compassion. Coeur et intelligence doivent marcher ensemble et s'enrichir mutuellement dans une vision plus haute qui est précisément celle de l'initié. Car pour percevoir la « réalité » qui intéresse le franc-maçon, le regard du coeur est tout aussi important que celui de la raison et l'initiation invite à une conversion du regard qui permet de devenir « un coeur conscient », selon la belle expression du traducteur de Bruno Bettelheim.

DEUXIÈME PARTIE

LA MÉTHODE

Il n'y a rien qui marque mieux la faiblesse que de discuter sur sa propre nature: nul n'a le choix; mais une nature est assez riche pour contenter les plus ambitieux. Faire de nécessité vertu est le beau et grand travail.

Alain, Propos sur le bonheur

Dégrossir sa pierre

Pour AVANCER sur le chemin de l'initiation, l'apprenti sera invité à suivre le célèbre précepte de Socrate : « Connais-toi, toi-même » que les anciens Grecs avaient inscrit sur le fronton du temple de Delphes, celui où les prêtres s'efforçaient de traduire, pour les hommes, les trances de la Pythie, oracle censé véhiculer les messages divins. Est-ce pour cela que les francs-maçons attribuent souvent à Socrate une phrase plus complète qui dit avec profondeur « Connais-toi, toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux ».

La franc-maçonnerie héritière, entre autres, des bâtisseurs de cathédrales du Moyen Âge, tire son symbolisme de l'art de construire: chaque individu est une pierre qu'il lui faut dégrossir, tailler et polir pour la rendre cubique c'est-à-dire apte à s'intégrer dans une construction d'ensemble harmonieuse. L'apprenti est ainsi à la fois l'ouvrier et le matériau. Il reçoit les outils nécessaires pour faire ce travail:

Et notamment, le compagnonnage qui a conservé une forte tradition opérative.

maillet, ciseau, équerre, règle, compas, fil à plomb..., dont l'utilisation symbolique lui permet d'avancer dans la compréhension de cet Art que l'on dit Royal car il n'est pas d'art plus noble que celui qui vise à construire un homme accompli, maître de lui-même.

Il n'entre pas dans l'objet de cet opuscule de présentation de la franc-maçonnerie, d'expliquer chacun de ces symboles, ni d'en montrer l'usage pour la méditation de l'apprenti. Son propos, comme je l'ai déjà souligné, est d'exposer le sens général d'une démarche qui, se fondant souvent sur le raisonnement analogique, ne révèle sa puissance cognitive et sa capacité de transformation intérieure qu'en situation de mise en oeuvre réelle.

Dans ce travail sur lui-même, l'apprenti sera amené à explorer son intériorité, par introspection et en méditant sur des mythes révélateurs des archétypes de la psyché humaine. Il prendra ainsi conscience de la dualité de son être: caverne ténébreuse où grouillent les

forces puissantes et souvent mal connues de sa nature animale, conscience se sentant appelée à s'élever vers les hautes sphères de l'esprit et de l'amour désintéressé. Mais comment, l'apprenti pourrait-il s'élever sans avoir préalablement pris la mesure des forces qui le tirent vers le bas? Il pressent, quoique encore confusément et superficiellement, que la lumière ne brille que dans les ténèbres et que l'ombre précède toujours la lumière.

C'est pourquoi, dans cette recherche de la véritable identité de son être profond, le franc-maçon ne refoule ni ne stigmatise les pulsions de la chair ou l'avidité de jouissance de son ego. Il s'emploie, au contraire, à reconnaître la puissance de ces forces de la nature, à comprendre qu'elles demeureront toujours ses compagnons de route, de manière à ne se laisser dominer par elles; il entend seulement devenir le maître de l'attelage et choisir la route à suivre; et ce qu'il veut, c'est gravir la montagne car une autre partie de lui-même, sa conscience supérieure, lui dit que dans les hauteurs, l'air est plus pur et vue plus vaste.

Quiconque souhaite entrer en franc-maçonnerie dit savoir qu'il s'engage sur une route longue et difficile de travail acharné sur lui-même car, à cet égard, apprenti, il restera toute sa vie. L'initiation est un cheminement sans fin qui, à chaque étape, rend plus clairvoyant sur la route qui reste encore à parcourir. Le silence imposé à l'apprenti n'est qu'une des prémices de l'humilité nécessaire pour comprendre qu'il n'y a pas de limite à la connaissance pour qui cherche la Vérité, ni de résultat définitivement acquis dans le perfectionnement de soi. Là, est toute la différence entre le mode avoir et le mode être où rien n'est jamais acquis mais doit toujours être actualisé en acte. Paradoxalement être, c'est d'abord agir, être actif, se comporter d'une manière juste en toute circonstance, faire rayonner sa lumière intérieure sur son environnement et non se prévaloir d'une position dans une hiérarchie, fut-ce celle que l'on se voit attribuer dans un ordre initiatique. Il est intéressant de noter que dans une Loge maçonnique, le vénérable maître, lorsqu'il descend de charge après trois années de présidence, prend l'office le plus modeste, celui de couvreur qui donne l'entrée du temple aux personnes qui frappent à sa porte.

Le jeu en vaut-il la chandelle? La réponse est clairement «non» pour celui qui pense acquérir des avantages sous quelque forme que ce soit: relations, prestige ou même thérapie personnelle. La démarche maçonnique procure incontestablement, avec le temps, à ses adeptes, un épanouissement de leur être, une harmonie intérieure visible et une réelle capacité de rayonnement; elle n'est pas faite pour soigner des névroses. Les manifestations observables du mieux-être intérieur des initiés sont données par surcroît, à ceux qui taillent sans relâche leur pierre, comme la moisson abondante au laboureur de La Fontaine qui retournait et retournait son champ à la recherche d'un trésor qu'il y croyait enfoui.

En franc-maçonnerie, également, à force de travailler et de rectifier sa pierre, l'initié découvrira et verra ce qui lui restait caché auparavant. Là, est la récompense de son travail et le seul secret incommunicable des francs-maçons car la lumière intérieure ne peut pas être décrite, encore moins, transmise à qui n'est pas prêt à la recevoir C'est là, le seul secret des francs-maçons. Il n'en est point d'autre, contrairement à ce que les médias populaires tentent de faire croire et voudraient voir révélé au grand jour ? La franc-maçonnerie moderne, constituée au XVIIIe siècle (voir infra) est dite « spéculative » pour la distinguer de la franc-maçonnerie « opérative » des bâtisseurs de cathédrales dont les chantiers ont pris fin au XVe siècle en Europe. Mais un franc-maçon restera toujours un opératif : il est, à la fois, la pierre et l'ouvrier qui la travaille sans relâche. C'est pourquoi le travail maçonnique ne peut en aucune façon être assimilé à l'étude de la philosophie. Le franc-maçon est engagé dans un travail de bâtisseur le longue haleine : il construit son temple intérieur et, ce faisant, par son rayonnement personnel, il participe à la construction du Temple de l'humanité.

L'imaginaire revalorisé

LA POESIE, la rêverie, l'imaginaire, tout comme l'inconscient collectif, sont des productions du psychisme humain qui émanent des profondeurs de l'être et en révèlent à la fois ses plus secrètes aspirations et son formidable potentiel créatif. Depuis toujours, l'homme a créé des images, des légendes et des mythes qui avaient, jadis, le pouvoir d'enchanter son coeur en donnant du sens aux mystères qui l'entourent; ceux de la nature comme ceux de son âme torturée par des aspirations contradictoires.

Les artistes de tous les temps ont su, par leur sensibilité et leur talent, exprimer ce non-dit profond et le faire partager à d'autres hommes. Cela témoigne de l'universalité de la sensibilité humaine qui, par-delà le langage rationnel de la communication informative, permet à l'homme d'entrer en communication avec ses semblables sur un autre plan. La diversité des sensibilités individuelles est, à cet égard, Probablement plus grande encore que celle des autres aptitudes humaines, car n'étant pas susceptibles de déboucher sur un savoir jugé utile pour la vie pratique, elles sont, aujourd'hui, de plus en plus laissées en friche par l'enseignement de masse. Il en résulte un appauvrissement de la vie psychique et affective que de nombreux psychologues constatent et dénoncent aujourd'hui. Ce que Gaston Bachelard, à la fois épistémologue des sciences et penseur du domaine de l'expérience poétique et imaginaire, exprime avec une clarté sans égale, en soulignant que « les axes de la poésie et de la science sont d'abord inverses » et que « tout ce que peut espérer le philosophe, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires, de les unir comme deux contraires bien faits » Le constat que ces deux approches contraires appartiennent également à notre nature profonde, est au fondement même de la démarche maçonnique et du chemin qu'elle propose à ses adeptes pour réaliser leur réconciliation dans l'harmonie retrouvée de leur être.

L'histoire de l'humanité elle-même, est riche de récits légendaires et de mythes de toutes sortes, dont les intuitions et le sens profond, comme on le verra plus loin, tendent de plus en plus, à échapper à l'esprit contemporain formé au seul langage rationnel.

Mais les conditions anciennes de la rêverie ne sont pas éliminées par la formation scientifique et la rêverie reprend sans cesse, les thèmes primitifs. Comme l'a bien montré Gaston Bachelard, le vieil homme est toujours présent dans le jeune enfant, le jeune enfant dans le vieil homme, l'alchimiste sous l'ingénieur.

Dans son ouvrage célèbre La Psychanalyse du feu, son grand apport est de nous montrer, que si la sourde permanence des valorisations primitives doit être pourchassée dans le travail scientifique, elle présente un immense intérêt sur le plan de la connaissance humaine, car

cette analyse des convictions -subjectives, « creuse, comme il dit, le fond de l'être et révèle en lui, à la fois le primitif et l'éternel ».

Citons un passage de *La Flamme d'une chandelle* où cette idée est exprimée avec cette puissance de clarté et de poésie propre à G. Bachelard :

« Entre toutes les images, les images de flamme - les naïves comme les plus alambiquées, les sages comme les folles - portent un signe de poésie. Tout rêveur de flamme est un poète en puissance. Tout rêveur de flamme est en état de rêverie première. Cette admiration première est enracinée dans notre passé lointain, c'est si l'on ose dire, une admiration innée... La flamme nous appelle à voir, en première fois et cependant nous rêvons comme tout le monde; nous nous souvenons comme tout le monde se souvient; alors suivant une des lois les plus constantes de la rêverie devant la flamme, le rêveur vit dans un passé qui n'est pas uniquement le sien, dans le passé des premiers feux du monde ». Comment mieux dire que celui qui médite ainsi sur les symboles fondamentaux, se livre, en quelque sorte, à une archéologie de l'expérience intérieure de l'humanité?

Gaston Bachelard rejoint ainsi les observations de C. G. Jung, en soulignant que les images trouvées par les hommes évoluent lentement et difficilement. « Une image coûte autant de travail à l'humanité qu'un caractère nouveau à la plante ». Nous ne sommes pas loin, en effet, de la notion d'archétypes forgée par C. G. Jung pour désigner ces images originelles, ces figurations ancestrales qu'il considère comme constitutives des potentialités héréditaires du patrimoine représentatif de l'humanité.

Ces indications cursives sur un sujet aussi vaste, n'ont pas d'autre objet que de faire comprendre à tous ceux qui sont encore bardés des certitudes du savoir profane qu'il ne peut y avoir de progrès de la connaissance, au sens où l'on entend ce terme en franc-maçonnerie, sans développement de ce troisième oeil, de cet autre regard qui, comme le dit joliment Bachelard : « dans le clair obscur du psychisme, le ramène à son centre et déborde sa pénombre ».

Pour y parvenir, la franc-maçonnerie a développé une méthode de nature analogique, la méthode symbolique qui, à la fois, constitue son originalité et lui confère sa puissance initiatique. Elle conduit ceux qui la pratiquent à partager une vision commune mais dont l'interprétation reste propre à chaque franc-maçon.

La méthode symbolique

LE PETIT ROBERT définit symbole de la manière suivante: « ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance analogique; objet ou fait naturel de caractère imagé qui évoque par sa forme ou sa nature, une association d'idées spontanée (dans un groupe social donné) avec quelque chose d'abstrait ou d'absent. »

Ainsi se trouve posée d'emblée la fonction essentielle du symbole, à savoir: représenter par une correspondance imagée de caractère analogique, quelque chose qui est absent, abstrait ou caché.

Voilà pourquoi, le symbole a une vocation particulière à amener l'esprit à prendre conscience des aspects de la réalité qui resteront à jamais cachés aux yeux de celui qui s'en tient aux seules évidences rationnelles.

L'expression symbolique traduit l'effort de l'homme pour déchiffrer et maîtriser un destin qui lui échappe à travers les obscurités qui l'entourent nous disent Jean Chevalier et Alain Gheerbrant dans l'introduction de leur Dictionnaire des symboles.-, Les symboles révèlent les secrets de l'inconscient, conduisent aux ressorts les plus cachés de l'action, ouvrent l'esprit sur l'inconnu et l'infini.

Pour le franc-maçon, le symbolisme n'est pas un objet d'étude ou de spéculation intellectuelle mais un véritable instrument de travail pour aller à la découverte de son âme, selon la belle expression d'un ouvrage célèbre de Jung.

Pour cela il faut, comme nous l'avons vu dans la première partie, se mettre en état de réceptivité, d'ouverture, en quête du sens profond de la vie, faute de quoi, la lumière désirée ne pourrait pas être reçue. Dans la tradition maçonnique, le symbolisme est, avant tout, un symbolisme de métier, hérité des maçons opératifs, tailleurs de pierre et bâtisseurs de cathédrales de l'Occident chrétien, lui-même issu d'une tradition millénaire dont les principales composantes prennent leurs racines dans l'Ancien Testament avec la construction du Temple de Salomon, dans les mystères de l'Égypte pharaonique et dans la sagesse des anciens Grecs personnifiée notamment par Pythagore et Socrate.

C'est le symbolisme de la construction du Temple, temple intérieur de l'homme et temple de l'humanité.

Lorsque le franc-maçon travaille sur le corpus des symboles spécifiques constitutifs de la tradition maçonnique et qu'il en intègre pleinement la signification dans le vécu intime de sa quête spirituelle, il découvre rapidement que tous les grands symboles traditionnels produits par notre culture gréco-judéo-chrétienne, sont en correspondance les uns avec les autres,

qu'ils s'enrichissent mutuellement et racontent à ceux qui savent lire leur message codé, l'histoire immémoriale de l'homme qui veut s'élever à la plus haute compréhension de son destin et de son devoir, pour y trouver la paix du cœur et de l'esprit. De même l'étude, nécessairement plus superficielle, du symbolisme des autres traditions culturelles que la nôtre, que ce soient celles de l'Inde, de la Chine, du chamanisme ou de l'animisme, permettent, par-delà les différences qu'il ne s'agit pas de nier ou de fondre dans un syncrétisme sans profondeur, de découvrir les constantes - véritables invariants symboliques - qui témoignent, à la fois, du caractère universel de la démarche spirituelle de l'homme à la recherche du sens de sa vie et de la variété des approches possibles. Cette ouverture sur les autres cultures qui fait partie intégrante de toute formation maçonnique, contribue une meilleure compréhension de notre propre tradition en la purifiant de sa gangue de contingence historique et de déviations dogmatiques pour mieux percevoir la portée universelle de son message essentiel.

La fonction du symbole, comme le dit lumineusement, Mircea Eliade, est « de révéler une réalité totale, inaccessible aux autres moyens de connaissance. »

Si en est ainsi, c'est fondamentalement, parce que le symbole, dans sa fonction cognitive, conserve toujours un contenu ouvert et susceptible de significations multiples en fonction du niveau de conscience et d'expérience de celui qui l'utilise. Il est toujours susceptible d'approfondissement et de liaisons nouvelles avec d'autres symboles. L'initié qui travaille sur le symbolisme, découvre sans cesse, de nouvelles significations, en fonction de la progression de son cheminement personnel.

C'est pourquoi, il n'est jamais possible de donner le sens d'un symbole, en lui accolant le signe égal avec aucune signification particulière; ce serait le clôturer, le réifier et, partant, lui retirer son efficacité comme outil de connaissance. Il serait réduit au rang de simple figure de style comme le sont la métaphore ou l'allégorie, qui n'apportent aucune valeur ajoutée de connaissance véritable.

Il existe de nombreux ouvrages, souvent d'une grande érudition, sur les diverses significations des symboles produits par les principales cultures apparues à la surface de la terre. Leur lecture ne saurait donner, par elle-même, le moindre accès aux « mystères » promis à l'initié, car l'enjeu, comme nous l'avons déjà vu plus haut dans la première partie n'est pas d'ordre intellectuel et n'a rien à voir avec une quelconque érudition. L'enjeu est exclusivement, celui d'une transformation intérieure de l'initié pour lui permettre d'accéder, grâce à elle, au sens essentiel du symbole, celui qui lui révélera cette réalité totale évoquée par Mircea Eliade et le seul susceptible de lui ouvrir le chemin de vérité vers le centre de son

être. C'est pourquoi, au risque de se répéter et de rester incompris du lecteur profane auquel ce livre est dédié, il faut réaffirmer avec force que le cheminement initiatique se distingue radicalement de l'acquisition de connaissances profanes car le premier engage l'individu dans sa totalité et vise à sa transformation intérieure, tandis que la seconde ne fait appel qu'à sa capacité, purement intellectuelle et très superficielle (par rapport à l'enjeu évoqué) de mémoriser des données, de manier des idées et des concepts. L'initiation ne doit rien à l'étude de la philosophie, ce que tous les francs-maçons répandus à la surface du globe expriment en distinguant savoir et connaissance.

La mort du vieil homme et sa renaissance comme initié

La QUESTION MÉRITE d'être posée: qu'est-ce, aujourd'hui, qu'un initié? Peut-on encore employer un tel vocabulaire, sans faire sourire? La réponse est clairement - «Non» - s'il s'agit pour un individu de revendiquer son appartenance à une catégorie supérieure de l'humanité qui la distinguerait de la masse ignorante des profanes. Au demeurant aucun franc-maçon digne de ce nom, n'argumentera jamais en se targuant de sa qualité d'initié. La franc-maçonnerie ne forme pas de gourous prétendant dicter leur conduite aux autres hommes. Composée d'hommes libres, elle n'apprécie guère les arguments d'autorité, d'où qu'ils viennent. S'il se trouve dans ses rangs des hommes de haute valeur morale et spirituelle, il leur appartient de faire rayonner celle-ci par leur comportement et leur action au service des autres dans le cadre des diverses communautés auxquelles ils appartiennent ou tout simplement dans les diverses situations auxquelles ils sont confrontés au cours de leur vie.

Néanmoins, c'est bien par une initiation qu'un « profane » réalise son entrée en franc-maçonnerie. Il n'est pas dans notre propos d'en dévoiler ici le contenu, non pas tant en raison du secret attaché aux pratiques maçonniques mais parce que comme toutes les initiations dont l'histoire ou l'ethnologie nous révèle l'existence, elle ne prend son sens et sa force cathartique que dans le contexte du vécu intime des participants.

Le petit Robert donne comme premier sens du mot initiation « l'admission aux mystères » et comme seconde signification « l'introduction à la connaissance de choses secrètes, cachées, difficiles ».

Venant du latin *initium*, le commencement, le fondement, l'initiation est le processus par lequel un individu sera mis en mesure d'accéder à la connaissance de vérités supérieures. Telle est bien la portée de l'initiation maçonnique.

Le postulant est convié à un voyage de l'âme qui implique une mort et une renaissance symboliques: mort du vieil homme bardé de ses certitudes erronées et de ses fausses valorisations qui font obstacle à l'élévation de son esprit et à l'ouverture de son cœur ou pour le dire autrement, qui le maintiennent dans les ténèbres et l'empêchent de recevoir la Lumière. Le « vieil homme » doit mourir à lui-même pour que son âme puisse renaître et vivre une vie nouvelle, en l'occurrence une vie d'élévation spirituelle.

Le propre des croyances religieuses est de faire de l'âme une « réalité » distincte du corps qui l'habite durant sa vie et s'en évade après la mort. C'est même, pour les religions judéo-

chrétiennes, la seule réalité qui compte vraiment puisqu'elle est assurée, selon le dogme, de la vie éternelle.

Une autre manière de voir est celle que développe Paul Diel dans ses travaux sur la signification mythique de la divinité. Pour lui, la vie de l'âme, sa combativité, son élan vers la réalisation de l'unité et de l'harmonie, est le sens même de la vie. Mais cet élan peut s'éteindre, perdre sa force harmonisante. Cette dissipation est fondamentalement symbolisée par la mort de « l'âme », de la vie même de l'homme. L'âme peut heureusement se redresser, c'est-à-dire, ressusciter » et vivre dans l'éternelle vérité. Cette renaissance, s'assume durant la vie et non après la mort. L'éternelle vérité éthique dont parle Paul Diel, c'est que l'homme ne peut trouver de paix et de vraie satisfaction qu'en entendant l'appel de l'esprit harmonisateur qui, pour lui, est immanent à la nature humaine; cela ne peut se faire que par la victoire sur le principe du mal, c'est dire sur l'exaltation vaniteuse des désirs et les fausses motivations qui banalisent l'homme.

Si les justifications diffèrent entre l'approche religieuse et celle du psychologue qui entend se tenir hors du champ religieux, le chemin reste fondamentalement le même: l'homme est appelé à se mettre à écoute de sa conscience supérieure et à rechercher harmonie de son corps, de son coeur et de son esprit. Ce chemin est long, escarpé et semé d'embûches.

Ceux qui veulent s'élever spirituellement et devenir de véritables initiés, doivent considérer le chemin et non le but car c'est en travaillant sur eux-mêmes et en se rectifiant sans cesse qu'ils découvriront la richesse spirituelle qui est en eux et qu'ils connaîtront, selon l'expression déjà citée attribuée à Socrate, « l'univers et les dieux ».

Il faut rappeler, ici, que la Déclaration de principes du Convent de Lausanne de 1875 à laquelle se réfère la Grande Loge de France, proclame l'existence d'un Principe Créateur, sous le nom de « Grand Architecte de l'Univers » mais interdit dans les Ateliers toute discussion politique ou religieuse. Est-ce à dire que Dieu n'a aucune place dans le cheminement initiatique du franc-maçon? La réponse est dans le coeur de chaque initié.

Dans un tout autre contexte culturel, Krishnamurti, à qui un auditeur, dans une conférence publique à Bombay, demandait pourquoi il ne parlait jamais de Dieu, fit cette réponse qu'un franc-maçon pourrait reprendre à son compte:

« Vous parlez énormément de Dieu, n'est-ce pas?... Bien que vous répétiez le mot « Dieu », vous exploitez vos semblables, n'est-ce pas? Vous avez vos dieux - hindou, musulman, chrétien et tout l'attirail. Vous construisez des temples et plus vous devenez riches plus vous en construisez (rires). Ne riez pas, Monsieur, vous feriez la même chose vous-même, mais vous en êtes encore à essayer de devenir riche, c'est tout. Ainsi, vous êtes très familier avec

Dieu, du moins avec le mot mais le mot n'est pas Dieu. Vous pouvez employer le mot « Dieu » ou tout autre mot mais Dieu n'est pas ce mot que vous employez » Et Krishnamurti conclut qu'il n'emploie pas ce mot pour la raison que chacun le connaît et que ce que l'on connaît n'est pas le réel car pour trouver la réalité, tous les bavardages de l'esprit doivent cesser.

La franc-maçonnerie n'apporte à ses adeptes aucune réponse préétablie. Elle leur propose une méthode et une démarche pour permettre à chacun de poursuivre sa quête de la Vérité.

Le jeu en vaut-il la chandelle? se demanderont certains. Question superficielle que les hommes pressés se sont toujours posée. Au Ve siècle avant notre ère, un homme disait à Confucius: « Ce n'est pas que je n'aime pas votre doctrine mais elle dépasse mes forces ». Voici sa réponse: « Qui est à bout de forces peut toujours s'arrêter à mi-route; mais toi, tu as renoncé d'avance ».

Les maçons sont des chercheurs qui savent que l'important est de se mettre en route. Ce qui leur sera donné par surcroît, appartient à l'intime secret de chacun et dans ce domaine, se vérifie tout particulièrement la formule mentionnée dans la Table d'Émeraude : « Ceux qui savent ne parlent pas et ceux qui parlent ne savent pas » mais qui figurait déjà dans le Tao-te-king ou Livre de la Voie et de la Vertu attribué à Lao Tseu, sage chinois qui vécut au VIe siècle avant notre ère: « L'homme qui connaît (le Tao) ne parle pas; celui qui parle ne le connaît pas ». Ainsi se trouve affirmé par delà les civilisations et les époques, le caractère indicible de toute expérience intérieure vraiment profonde et l'inanité corrélative de tout bavardage à ce sujet. Il faut ici souligner une fois de plus que ce qui différencie radicalement l'étude de la philosophie et l'initiation, c'est que dans le premier cas, le sujet reste extérieur à ce qu'il étudie tandis que dans le second, il devient apte en se transformant, à percevoir des Vérités qui lui demeuraient auparavant voilées.

Les rituels

LA FRANC-MAÇONNERIE, en tant qu'institution initiatique met en oeuvre dans toutes ses réunions de travail que l'on appelle des « Tenues » comme dans toutes ses cérémonies, un rituel précis et rigoureux, c'est-à-dire, parfaitement codifié par les règlements .lui définissent le rite pratiqué par la Loge concernée. L'initiation des profanes, le déroulement des travaux ordinaires de chaque tenue comme les cérémonies d'élévation aux différents degrés se font selon un rituel.

La date d'apparition des rituels n'est pas exactement connue mais si l'on peut penser que des formes plus ou moins élaborées de rituels, existaient dans les loges de maçons opératifs, la plupart des rituels de la maçonnerie spéculative moderne, sont apparus dans le premier quart du XVIIIe siècle.

Les rites maçonniques pratiqués dans le monde sont multiples: Rite Écossais Ancien et Accepté (le plus répandu), Rite Français, Rite Écossais Rectifié, Rite Émulation, etc.

Il n'entre pas dans le propos de cet essai, de décrire ces rites, encore moins d'en commenter les différences, parfois minimes, mais plutôt de souligner l'importance du rite dans le fonctionnement de l'institution maçonnique. Toute activité maçonnique, dès lors qu'elle a lieu dans une tenue de loge régulièrement constituée, se déroule selon un rituel approprié, défini par le rite qu'elle pratique. Le petit Larousse définit le rite comme « l'ensemble des règles fixant le déroulement d'un cérémonial quelconque » et le rituel comme « un ensemble de comportements codifiés, fondés sur la croyance en l'efficacité constamment accrue de leurs effets, grâce à leur répétition ».

Toutes les religions ont élaboré des rituels, la société civile également comme en témoignent, dans tous les pays, l'organisation et le fonctionnement de l'institution judiciaire. Dans cet exemple, le formalisme rituel des tribunaux, avec robes, hermine, règles précises de prise de parole, formules de serment, etc., a pour finalité première de créer un lieu et un temps séparés du monde extérieur, aux fins de rendre manifeste, pour le prévenu, les magistrats, les divers auxiliaires de justice et le public que dans ce lieu, règne la justice avec une majuscule, c'est-à-dire, une valeur supérieure qui transcende les individus quels que soient leur rôle et leur rang et qui commande le respect de tous.

Dans une loge maçonnique, le rite et le rituel qui en découle pour chaque circonstance particulière, ont aussi pour fonction première, d'instaurer un ordre qui contribue à créer un espace-temps différent de l'espace-temps ordinaire. Dans une loge maçonnique quand l'heure d'ouverture des travaux est arrivée, tout ce qui se fera au cours de la tenue, sera fait selon le

rituel, jusqu'à la fermeture desdits travaux, elle aussi, régie par le rituel. Ainsi, lorsque le maçon entre dans le Temple et que commence la Tenue, il est comme propulsé par la force et la « magie » du rituel, dans un monde différent, séparé du monde profane qu'il vient de quitter: là régnaient l'agitation, le bruit et la dispersion, ici et maintenant, dans cet espace clos et protégé - les maçons disent « couvert » - règne un ordre propice à l'élévation spirituelle des participants et à l'éclosion de l'amour fraternel qui unit ceux qui sont engagés dans la même quête exigeante et sincère de la Vérité. Chaque ouverture d'une Tenue fait prendre conscience, aux participants de la présence du Temple de l'homme dans le coeur de chacun et de son caractère sacré. Les rituels sont évidemment chargés de sens symbolique: chaque parole, chaque geste, chaque déambulation, ont une signification symbolique. À cet égard, les rituels sont à la fois le réceptacle et le vecteur de la tradition et de la sagesse maçonniques. Ils sont, en quelque sorte, le mode d'expression et de manifestation de son enseignement ésotérique.

Voilà pourquoi tout rituel apparaîtra toujours comme un cérémonial insolite à un observateur extérieur. Pour ceux qui le vivent de l'intérieur, il se révèle, au contraire, comme un langage qui leur permet d'entrer en communication avec leur être profond et de s'ouvrir, seuls et ensemble, à un plan de conscience supérieur qui leur donne ce sentiment de communion spirituelle déjà évoqué.

En ce sens, on peut dire que le rituel contribue à la sacralisation du temps et de l'espace de la Loge et qu'il crée, par là même, les conditions d'une méditation, associant le coeur et l'esprit de chaque participant, sur le sens véritable de sa vie, sur la nature du lien qui le rend frère de tous les hommes et sur le chemin qu'il devra emprunter pour retrouver l'unité perdue entre le microcosme qu'il constitue et le macrocosme qui l'éblouit et l'émeut.

La voie maçonnique permet ainsi, à l'homme qui veut échapper au chaos spirituel qui le menace, de retrouver, par la pratique de ses rituels, cette dimension sacrée de son être qui le relie au principe supérieur que la franc-maçonnerie écossaise appelle, « le Grand Architecte de l'Univers ». La Grande Loge de France laisse à chacun de ses membres, la liberté de l'interpréter selon sa conscience.

Le Grand Architecte de l'Univers n'est pas Dieu au sens des religions révélées car la proclamation d'un principe créateur n'implique pas nécessairement la foi en un Dieu personnel et créateur, au sens où l'entendent les grandes religions monothéistes; il est important de souligner qu'elle ne l'exclut pas non plus. C'est pourquoi l'appartenance à la franc-maçonnerie de Rite Écossais n'est pas antinomique avec la pratique d'une religion révélée, quoi qu'en disent les tenants des Églises instituées, qui n'apprécient pas toujours une

institution qui ne fixe aucune limite à la recherche de la vérité et qui n'accepte aucune contrainte dogmatique.

La franc-maçonnerie n'exclut pas non plus, d'autres interprétations plus ouvertes du Grand Architecte de l'Univers comme la notion d'un Absolu » ou d'un « Inconnaissable » inhérent à l'ordre cosmique mais n'impliquant pas le présupposé anthropomorphique d'une personne divine ayant créé le monde et l'ordre qui le régit.

C'est pourquoi, laissant à chaque conscience la liberté de définir sa foi » dans le cadre d'une quête spirituelle intérieure, la franc-maçonnerie traditionnelle se veut d'abord un centre d'union entre les hommes. Mais un centre d'union entre des hommes partageant, par-delà la diversité des approches et des cheminements, la même quête de Lumière et de Vérité, la même exigence d'assumer leur liberté dans le respect de la Loi Morale, la même volonté de se réaliser pleinement comme être humain.

TROISIÈME PARTIE

ORIGINALITÉ DE LA DÉMARCHE

Deux choses me remplissent le coeur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes, à mesure que la réflexion s'y attache et s'y applique: le ciel étoilé au-dessus de ma tête et la loi morale en moi.

Emmanuel Kant, Critique de la raison pratique

Le seul véritable voyage, ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux.

Marcel Proust

Mythes, contes et légendes

C'EST DANS LES MYTHES, les contes et les légendes que le langage analogique et symbolique manifeste le plus clairement sa puissance d'évocation de vérités cachées. Sous couvert d'une belle histoire, plus ou moins crédible si elle est prise au pied de la lettre, les mythes, contes et légendes cherchent à transmettre, sous une forme voilée, une vérité plus subtile et plus profonde. Encore faut-il, évidemment être réceptif à la richesse de ce langage indirect car celui qui s'arrête à la surface des choses ne percevra jamais le contenu essentiel du message.

Le mythe se distingue des contes et légendes par le fait que dans la société qui l'a créé, l'histoire qu'il raconte est tenue pour vraie malgré le fait qu'elle apparaisse invraisemblable à un observateur extérieur. Le conte et la légende sont clairement perçus comme n'ayant pas de réalité historique.

Le mythe occupe une place privilégiée dans l'histoire des sociétés humaines car il apporte généralement une explication de la formation du monde, de l'origine de l'homme, des dieux ou des héros fondateurs de la société. Il décrit la condition de l'homme et son destin selon qu'il se comporte bien ou mal. Aussi est-il, souvent, porteur d'une éthique et d'une sagesse pour diriger correctement sa vie, voire d'un message éschatologique. Le mythe exprime la vision du monde de la société qui l'a élaboré.

Constituée à des époques archaïques, la pensée mythique a été battue en brèche par le développement de la rationalité scientifique qui l'a considérée comme le produit de l'ignorance et de l'imagination débridée d'hommes « primitifs ».

La franc-maçonnerie n'a pas attendu la redécouverte de la richesse de significations des mythes par les ethnologues et les psychologues modernes, pour comprendre qu'ils sont porteurs de sens profond sur le fonctionnement de la psyché humaine, sur ses aspirations spirituelles et que, sous une forme dissimulée par la fabulation, ils expriment une vérité ontologique sur laquelle l'homme d'aujourd'hui peut valablement méditer s'il veut retrouver ses véritables racines. En ce sens, les mythes sont partie intégrante de la tradition la plus profonde que le cherchant de Vérité ne saurait négliger. Ils véhiculent une connaissance distincte du savoir scientifique mais d'une égale valeur sur un plan différent, celui qui prend l'homme dans sa véritable dimension existentielle, à la fois fils du Ciel et de la Terre, à la recherche du sens de son destin et de sa liberté.

Toutes les grandes religions monothéistes comportent un aspect mythique.

Considérées du point de vue des croyants, elles sont la parole de Dieu révélée aux hommes par l'intermédiaire d'hommes inspirés. D'un point de vue purement phénoménologique comme celui qu'adopte C.G. Jung dans *Psychologie et religion* le fait religieux apparaît comme une des manifestations des profondeurs de la psyché humaine qui conduit à prendre en considération ce que, depuis Rudolf Otto on appelle le « numineux » (*numinosum*). Cet appel du numineux est-il purement intérieur à l'homme ou répond-il à une présence invisible extérieure à lui?

Si la question mérite d'être posée, c'est qu'elle ne se ramène pas, comme un rationalisme superficiel pourrait le laisser penser, à la question de savoir si cet appel du numineux n'est pas, purement et simplement, une invention arbitraire, une idée fabriquée par des individus en mal de merveilleux, une sorte de rémanence réconfortante de la pensée magique primitive. C.G. Jung observe que certaines idées, images et représentations psychiques sont si générales qu'elles ne peuvent pas être tenues pour des spéculations arbitraires de la raison humaine. Au contraire, elles paraissent s'imposer à la conscience individuelle « comme une propriété ou une condition structurale inhérente à la psyché, qui a elle-même, en quelque manière, partie liée avec le cerveau ». C.G. Jung a forgé la notion d'archétype pour désigner cette propriété; ce faisant, il n'entendait nullement établir une vérité métaphysique mais simplement constater que l'esprit fonctionne de cette manière.

À cette question fondamentale du sens à donner à l'appel du numineux, à la présence en soi d'un principe élevé que l'on peut nier mais pas détruire, l'initié trouvera par lui-même et

en lui-même, l'ineffable réponse car tel est bien l'objet même de l'initiation que de permettre à chacun de découvrir son centre, de réunir ce qui est épars, de relier la Terre et le Ciel, la matière et l'esprit, de se libérer de la peur et de réaliser son être véritable dans l'harmonie et la joie d'une vision unifiée.

Du savoir à la connaissance: l'ésotérisme maçonnique

PASSER DU SAVOIR à la connaissance, tel est, en effet, l'enjeu de toute initiation. Cette distinction essentielle fait aborder la notion d'ésotérisme qui vient d'un adjectif grec signifiant « au-dedans ».

L'enseignement ésotérique d'un philosophe était, chez les anciens Grecs, celui qu'il réservait à ses disciples; l'enseignement exotérique, au contraire, était destiné à un auditoire plus vaste et moins susceptible d'aller au cœur des choses.

Ainsi, le mot ésotérisme est, par son étymologie et son origine, associé à la notion de savoir réservé, dont l'accès n'est pas possible à tous. Dans le langage courant, le mot comme l'adjectif qui en dérive, ont très vite été associés à l'idée de secret et de sens occulte. Cette connotation qui, de nos jours, s'attache au mot, en a profondément dénaturé le sens originel et explique qu'il soit utilisé de manière aussi inconsistante qu'abusive par les médias pour désigner, pêle-mêle, n'importe quelle forme de complexité et toutes sortes de pratiques relevant d'un obscurantisme d'un autre âge, voire de douteuses manipulations d'esprits crédules ou fragiles, séduits par un attirail rituel de pacotille, dont la prolifération des sectes montre l'inquiétante actualité.

L'ésotérisme traditionnel authentique vise à transmettre une connaissance qui brise l'écorce des apparences pour aller chercher le noyau qui est au cœur du fruit. Atteindre la connaissance ésotérique, c'est accéder à l'aspect intérieur, caché de la réalité. Elle n'est pas accessible sans effort et reste, en cela, réservée à ceux qui acceptent d'en payer le prix, dans le rejet progressif des fausses valeurs qui gouvernent le monde ordinaire. Ceux qui pensent la trouver en lisant rapidement un ouvrage sur le sujet perdent leur temps. La connaissance ésotérique ne se transmet pas par un exposé systématique: l'initié doit la découvrir par lui-même, par son travail de méditation sur les symboles et les outils mis à sa disposition. Mais ce travail personnel aboutit rarement à des résultats, s'il est conduit dans la solitude car les enseignements ésotériques transmis par la Tradition, sont incorporés et cachés dans des rituels qui ne livrent leurs secrets que dans une pratique assidue des Loges qui portent opportunément le nom d'Ateliers car on y travaille beaucoup.

En franc-maçonnerie, il n'y a pas de gourous. Chacun a vocation à devenir maître, c'est-à-dire maître de lui-même, en s'enrichissant au contact des autres. Mais ceux qui sont plus avancés dans l'art, n'usent jamais d'aucun argument d'autorité. Ils se bornent à montrer le chemin en rayonnant de leur sagesse et de leur amour fraternel. Dans une Loge, on peut dire que les frères sont seuls, ensemble. S'ils sont frères et se reconnaissent comme tels, c'est,

précisément, pour cette raison qui les surpasse toutes, que chacun est engagé dans une même quête spirituelle, sur le chemin de laquelle il n'y a pas de progrès possible sans tolérance et sans amour, ce qui n'exclut nullement la perspicacité des maîtres plus avancés sur les faiblesses et les errements de ceux qui n'ont pas encore compris que les véritables chercheurs de la Vérité restent à jamais des apprentis.

Le cheminement initiatique est une expérience profondément personnelle qui se vit dans le secret du coeur. Ceux qui ont une foi religieuse découvriront que toutes les religions ont une face exotérique, généralement dogmatique destinée à la communication de masse et une dimension ésotérique qu'il convient de distinguer radicalement du mysticisme et que seule une minorité d'initiés perçoivent. Ceux qui n'ont pas cette foi religieuse, chercheront à comprendre et à intégrer en eux, le sens profond, des grandes traditions spirituelles, dans la découverte, ésotérique, du principe qui les unifie.

Cet accès conféré par l'initiation à la dimension ésotérique de la pensée humaine est relatif à la notion d'éternelle Vérité. En franc-maçonnerie, on l'appelle « la Tradition » (avec un T majuscule) car elle est, par nature, incommunicable à qui n'a pas été préparé à la recevoir.

Le secret maçonnique continue, en effet, de faire couler beaucoup d'encre inutilement. Les médias toujours avides de ce qui peut piquer la curiosité des lecteurs, dévoilent périodiquement des indiscretions sur la partie la plus superficielle du secret, c'est-à-dire sur certains éléments du rituel qui préside à l'organisation des Tenues. Ce secret-là, est éventé depuis longtemps. Toutes les grandes librairies comportent, de nos jours, un rayon de livres maçonniques où chacun peut trouver, décrits dans le détail, les rituels des Tenues et cérémonies maçonniques de tous les degrés. Mais ils sont à peu près aussi dénués de sens pour un profane qu'une machine à laver pour un orang-outan. Néanmoins les francs-maçons gardent sur ces questions une discrétion absolue. Ce qu'ils auraient à dire concerne le sens ésotérique et non ce que dévoilent sans le comprendre les médias en mal de tirage.

Enfin, le secret que tous les francs-maçons se doivent de respecter est le secret d'appartenance d'un frère car cette interdiction de dévoiler sa qualité maçonnique assure la protection individuelle de chacun et la protection collective de l'Ordre. Faut-il rappeler le tribut payé par les francs-maçons sous le régime de Vichy et d'une manière générale dans tous les régimes totalitaires du siècle écoulé qui n'appréciaient pas leur combat pour la liberté, la démocratie et la tolérance.

Le franc-maçon qui souhaite dévoiler son appartenance est libre de le faire mais, en dehors des phases d'approche d'un profane que l'on pressent apte à être initié ou de l'intervention publique d'un membre mandaté par son obéissance pour s'exprimer en son nom, la maçonnerie

portée à la boutonnière n'a jamais constitué une garantie de probité ou de représentativité. Les francs-maçons qui maîtrisent bien l'Art apprécient la discrétion et se reconnaissent aisément entre eux dans les situations concrètes de la vie, à leur attitude et à leur comportement.

La relation au sacré

L'HOMME QUI CHERCHE sa voie et qui veut réaliser la plénitude de son être se trouve confronté à la question des valeurs et de leur fondement. Est-il possible de se réaliser comme homme véritable sans une loi éthique qui éclaire son devoir et inspire son action ?

Deux conceptions extrêmes s'opposent aujourd'hui. Pour les uns qui se sont affranchis de toute référence divine, cette loi éthique n'est qu'un recueil, contingent et relatif, de préceptes édictés par la société pour assurer la paix civile. Pour les fidèles des trois grandes religions monothéistes issues de la tradition biblique, la loi morale est considérée comme révélée aux hommes directement par Dieu. Les diverses Églises se sont chargées de fixer les commandements qui dictent leur conduite aux croyants.

La franc-maçonnerie telle qu'elle est pratiquée à la Grande Loge de France se situe sur une troisième voie car elle ne récuse ni ne prône la croyance en Dieu. Elle se tient dans une position totalement a-dogmatique car si elle n'a aucune prétention de détenir la Vérité, elle n'entend, a contrario, laisser personne lui en imposer une. Mais refuser les dogmes des religions révélées, ne signifie nullement le rejet du sentiment religieux et de la dimension spirituelle de la quête de sens qui monte du tréfonds de la psyché humaine: conviction intime et indémontrable d'une transcendance, d'un invisible ou comme le dit si bien Ferdinand Alquié, « d'une absence qui se manifeste avec force par un appel intérieur que l'on peut mettre en sommeil mais non détruire ». L'homme ressent qu'il est à la fois matière et esprit et qu'il n'a aucune chance de trouver l'harmonie de son être sans reconnaissance du mystère de cette dualité apparente.

Nous avons vu que ce n'est pas là, un problème d'ordre scientifique car, comme le dit Bernard d'Espagnat : « Vraiment peu plausible est, aujourd'hui, l'idée que la science dévoilera un jour ce qui est - l'être - dans son absolue vérité, et que par conséquent, la question de l'être du monde n'est qu'un problème de physique et d'astrophysique. Dès lors, la notion d'être de ce qui est, vraiment, ne peut plus être considérée comme une idée creuse: mais cet être lointain ne s'inscrit pas dans l'espace temps de la physique. C'est un problème qui relève de la philosophie et de la physique conjointement.»

Cette position que l'auteur qualifie lui-même de réalisme ouvert, le conduit à considérer si les problèmes du fondement de la physique ont un rapport avec ceux qui touchent au sens et au sacré, cette question ne se pose qu'à celui qui se les pose.

Par une tout autre approche, Krishnamurti exprime la même idée: « L'homme qui s'est consacré à l'acquisition des connaissances peut-il trouver la vérité? Non! car ce qui l'intéresse c'est le savoir et non la vérité.»

Toutes les traditions formulent très bien cette dualité fondamentale ressentie par l'être humain d'être à la fois matière et esprit, dans le symbolisme du Ciel et de la Terre.

L'homme est fils du Ciel et de la Terre. La Terre c'est la matière, la substance de toute manifestation, le lieu des forces d'en bas, de la chair et des passions. C'est l'univers de la matérialité sous toutes ses formes, de l'avoir, du pouvoir, du moi et de la vanité. Le Ciel symbolise l'Esprit, l'appel des forces d'en haut, les valeurs supérieures.

Il y'a ainsi, symboliquement, un axe du monde qui va des profondeurs de la terre au plus haut du ciel; et l'homme est placé au croisement d'une horizontale qui représente la Terre et d'une verticale qui symbolise son élévation vers le Ciel.

L'homme véritable, dans la tradition orientale, est celui qui parvient à réaliser en lui l'harmonisation de sa double nature; c'est l'homme qui, symboliquement, relie le Ciel et la Terre, c'est-à-dire celui qui intègre l'esprit dans la matière.

La Grande Loge de France reconnaît cette dimension spirituelle, irréductible de la quête du sens en posant l'existence d'un principe supérieur ayant substitué l'ordre au chaos, qu'elle nomme Grand Architecte de l'Univers, par référencé au symbolisme des constructeurs. Le Grand Architecte de l'Univers n'est ni un concept philosophique, ni une personne divine mais un postulat d'essence initiatique dont les significations évolueront avec la progression spirituelle de l'initié. C'est une notion ouverte, non dogmatique, susceptible de recevoir des contenus divers et de réunir toutes les personnes qui sont engagées dans une recherche authentique de la Vérité. Elle n'est incompatible avec aucune conviction religieuse personnelle dès lors que cette dernière n'est pas présentée aux autres comme la seule vérité possible. Elle n'implique, à l'inverse, aucune croyance obligatoire en Dieu et peut admettre l'athéisme dès lors qu'il ne se réduit pas à un matérialisme intégral et qu'il reste ouvert sur le mystère de l'Esprit et de l'ordre cosmique.

L'homme qui cherche à réunir ce qui est éparé et qui discerne l'Un dans le deux, est, qu'il le veuille ou non, un être religieux. Il est homo religiosus dès lors qu'il se perçoit comme un maillon d'une chaîne universelle qui le relie à ses frères humains dans le temps et dans l'espace ainsi qu'à l'ensemble du monde vivant au sein d'une nature dont il fait intégralement partie et dont il subit, comme lui, la loi. Cette religiosité est ancrée dans le fonctionnement psychique de l'homme et a donné naissance à un vaste patrimoine symbolique dont l'étude fait partie intégrante de la démarche maçonnique.

Nier cette religiosité serait une manifestation d'ignorance qui expose l'individu à contrecarrer les tendances les plus profondes de son inconscient.

Ainsi, il y a une religiosité maçonnique qui vise à intégrer le « numineux » (voir supra note 24) dans le fonctionnement naturel de la psyché et qui permet à chacun de s'acheminer vers une compréhension unifiée de lui-même comme de sa relation aux autres et à l'univers. Chaque homme s'en fera une libre représentation selon sa conscience tout en impliquant pour chacun, le devoir d'en retrouver le sens profond. Cette prise de conscience du sacré est inhérente à la démarche initiatique et donne tout son sens à la quête spirituelle du franc-maçon.

C'est pourquoi, il est judicieux de parler d'un deuxième regard car, ce que cherche le franc-maçon, c'est le sens caché des choses, c'est l'informulé et l'informulable autrement que de manière analogique ou métaphorique, mais qui cependant est. C'est là, une démarche individuelle où chacun ne peut connaître vraiment que ce qu'il a éprouvé. Lorsqu'il entre en franc-maçonnerie, l'homme a un regard extérieur bien développé (vision exotérique) mais un regard intérieur souvent très atrophié (vision ésotérique). Le rôle de l'initiation est, notamment, de trouver un plus juste équilibre entre ces deux regards.

Il en va de même de l'art qui selon la définition qu'en donne Hegel « est ce qui révèle à la conscience la vérité sous une forme sensible ». Que répondre, en effet, à celui qui devant une oeuvre d'art demande qu'on lui explique sa signification? Tout au plus, peut-on l'initier au langage des formes et à la dimension culturelle et historique de leur évolution, ce qui ne lui donnera jamais qu'un accès superficiel, fut-il érudit, à l'oeuvre. Sans la sensibilité, ce deuxième regard qui permet de briser l'écorce extérieure pour aller au coeur des choses, aucune compréhension véritable n'est possible.

Nous sentons bien que la beauté est un mystère, que l'amour est un mystère, que la vie spirituelle est un mystère. Est-ce l'étincelle divine qui est en nous? Il importe peu que nous la considérions comme effectivement déposée en nous par Dieu en nous créant à son image ou que nous prenions cela comme l'expression symbolique d'un mystère qui nous dépasse. L'essentiel est de ne pas rester sourd et aveugle à ce qui, néanmoins, est et constitue le tréfonds de l'être.

Cette prise de conscience du sacré, dans le sens ouvert qui vient d'être esquissé, est intrinsèquement liée à toute démarche initiatique.

La spiritualité maçonnique, émanant du rite pratiqué à la Grande Loge de France est fondatrice d'une éthique humaniste sans dogmatisme. Elle offre aux hommes, en dehors des religions mais sans les exclure, un accès au sacré partageant en cela le point de vue de Mircea

Eliade qui écrit: « Le sacré apparaît comme la structure fondamentale de la conscience de l'homme; l'homme lui-même est constitué à partir du sacré, le sacré n'étant pas un moment dans l'évolution de la conscience humaine mais au contraire, un de ses aspects fondamentaux.»

QUATRIÈME PARTIE

ACTUALITÉ DE LA DÉMARCHE

La véritable tradition dans les grandes choses n'est point de refaire ce que d'autres ont fait mais de trouver l'esprit qui a fait ces grandes choses et qui en ferait de toutes autres en d'autres temps.

Paul Valéry

Les origines de la Franc-maçonnerie

COMME POUR TOUTE société initiatique traditionnelle, les origines de la franc-maçonnerie se perdent dans la nuit des temps. Symboliquement les francs-maçons ont pris l'habitude de dater leurs travaux en ajoutant 4 000 ans aux dates de l'ère chrétienne, ce qui correspond sommairement à l'histoire de la création de l'homme dans la Genèse 29. La tradition maçonnique fait remonter ses origines à l'apparition des premières constructions en pierre, lesquelles requéraient une rigoureuse organisation du travail pour tailler et assembler les pierres, concevoir et réaliser les édifices. Les hommes de l'art se sont rapidement organisés en associations de métiers. La particularité des associations de constructeurs était liée au caractère sacré du travail de la construction en pierre, destiné à l'origine aux édifices les plus prestigieux, ceux qui devaient honorer la divinité. Aussi dépendaient-elles, le plus souvent de la caste sacerdotale. Il en était ainsi chez les Égyptiens, les Perses, les Chaldéens, les Hébreux, les Grecs et les Romains.

La Gaule hérita des associations romaines de constructeurs, les « collegia » qui remontèrent progressivement vers le nord de la Loire pour s'étendre en Allemagne et en Grande-Bretagne. Mais c'est à Byzance que se conservèrent, de la manière la plus pure, les techniques des collegia romaines. Ainsi naquit l'art byzantin, synthèse des arts gréco-latins dont Sainte-Sophie est encore de nos jours, l'exemple le plus marquant.

En Occident chrétien, les traditions et les secrets de l'art de construire se sont conservés au travers des associations monastiques dont les couvents ont protégé les constructeurs, au moment des grandes invasions barbares.

Ce sont les congrégations religieuses qui, à partir du XIIe siècle furent à la tête des confréries de constructeurs et des communautés de métiers; elles étaient seules en mesure de leur fournir les franchises nécessaires à la poursuite de leur travail et surtout à leur

déplacement dans toute la chrétienté. L'appellation de francs métiers devait plus tard donner son nom à la franc-maçonnerie.

Au XIII^e siècle, les maîtres et compagnons laïques s'affranchirent progressivement de la tutelle monastique dans le cadre de la grande révolution architecturale du gothique et de son expansion dans toute la chrétienté. Ils recrutèrent en plus grand nombre des apprentis qui travaillèrent à devenir compagnons et dont les plus habiles devinrent maîtres pour enseigner aux autres. Les aspirants devaient être libres pour que personne n'eût le droit d'exiger d'eux la révélation des secrets de leur art et de bonnes mœurs pour qu'ils ne pussent amener la discorde dans l'union et l'harmonie indispensables au bon fonctionnement du chantier. On exigeait d'eux un serment sur la Bible.

La construction gothique commença à s'essouffler à la fin du XIV^e siècle, en Europe continentale et en Angleterre, mais se poursuivit un peu plus tardivement en Écosse.

Il faut noter également qu'à partir des XV^e et XVI^e siècles, des hommes de qualité non constructeurs, notables, savants, nobles, souvent riches et influents commencèrent à pénétrer dans les associations et les « ateliers » : ils seront les maçons acceptés.

Avec le temps et la fin des grands chantiers de construction des cathédrales, ces maçons non opératifs devinrent une majorité et ils se livrèrent à des travaux devenus exclusivement spéculatifs, c'est-à-dire philosophiques, au sens étymologique « d'amis de la sagesse ».

On considère généralement l'année 1717 comme celle de la fondation de la franc-maçonnerie moderne lorsque quatre loges londoniennes qui se réunissaient habituellement dans des tavernes dont elles portaient le nom - L'Oie et le Grill, la Couronne, le Pommier et le Gobelet de raisin - prirent la décision historique de se fédérer pour former la Grande Loge de Londres.

Les Constitutions d'Anderson de 1723, sont unanimement reconnues dans tous les pays du monde comme le document fondateur de la franc-maçonnerie moderne. Il fut rédigé, à la demande du Grand Maître, duc de Montagu, par une commission de quatorze frères érudits dont faisaient partie les pasteurs anglicans James Anderson et John Theophilus Desaguliers qui en furent les principaux rédacteurs à partir du collationnement des anciens écrits et archives disponibles à l'époque.

Cette Grande Loge de Londres fut appelée à constituer des loges en France. La première « le Louis d'Argent » reçut patente en 1732.

C'est en 1738, avec l'élection d'un premier Grand Maître français, le duc d'Antin que l'on peut dater la naissance de la première Grande Loge de France. À sa mort en 1743, c'est Louis

de Bourbon-Condé, comte de Clermont, qui lui succéda. En 1771 le Duc de Clermont mourut et le duc de Chartres fut élu Grand Maître.

À partir de cette date, l'histoire de la Maçonnerie française devient extrêmement complexe par suite de l'apparition de divers courants antagonistes qui conduisirent à des scissions successives.

Le Grand Orient fut créé en 1773 avec à sa tête, le duc de Chartres, tandis qu'une nouvelle Grande Loge, appelée Loge de Clermont, est fondée, laquelle cessa toute activité en 1799.

Dans le même temps plusieurs systèmes de hauts grades furent créés dont les grades écossais qui contrairement à leur dénomination sont d'origine française.

À la veille de la Révolution, plusieurs dizaines de milliers de francs-maçons se répartissent dans les deux obédiences. Les deux obédiences fusionneront en 1799 mais certaines Loges écossaises refuseront de faire valider leur patente par le Grand Orient de France.

En 1804 est créé le Suprême Conseil de France du Rite Écossais Ancien et Accepté, le deuxième du monde après celui de Charleston, aux États-Unis. Il s'agit d'une juridiction qui gouverne les hauts grades du rite, du 4e au 33e degré.

Après la chute de Napoléon, de nombreuses loges se sont créées ne dépendant pas du Grand Orient qui se rassembleront progressivement sous l'autorité du Suprême Conseil de France. Les relations des frères, qu'ils appartiennent au Grand Orient ou à la Grande Loge de France, furent souvent houleuses au cours des cinquante dernières années mais restèrent néanmoins fraternelles. Il en va de même aujourd'hui.

Un grand tournant fut pris dans l'histoire de la franc-maçonnerie française en 1877, lorsque le Grand Orient autorisa ses Loges à abandonner l'invocation au Grand Architecte de l'Univers, provoquant des remous importants dans le monde maçonnique. Le Suprême Conseil de France va, alors, devenir le deuxième pôle de la maçonnerie française.

En 1894, quatre-vingt-dix ans après sa fondation, il favorise la naissance de l'actuelle Grande Loge de France et lui délègue l'administration des trois premiers degrés du Rite Écossais Ancien et Accepté, tout en restant le gardien du Rite du 1er au 33e degré. Toutes les obédiences maçonniques ont été interdites en 1940 par le gouvernement de Vichy. La Seconde Guerre mondiale a été la période la plus rude qu'ait jamais connue la franc-maçonnerie en France puisque pour la première fois de son histoire, elle fut interdite et persécutée.

La franc-maçonnerie française est aujourd'hui éclatée en plusieurs obédiences. Certaines se reçoivent entre elles, d'autres non.

Il n'entre pas dans les finalités de cet opuscule de décrire les raisons des dissensions intervenues, encore moins de porter des jugements sur les évolutions qui en ont été la conséquence.

Les Loges de la Grande Loge de France se considèrent comme dépositaires de la Tradition et comptables de sa juste transmission devant les frères du passé comme devant ceux de l'avenir. Elles ne cessent d'oeuvrer, pour ce qui les concerne, à l'unification de l'Ordre maçonnique, dès lors que sont respectés les grands principes d'une démarche authentiquement initiatique (voir annexe I).

L'aspiration universaliste

La FRANC-MAÇONNERIE est dans tous les sens du terme universaliste.

Elle l'est dans le sens courant, puisqu'elle s'adresse, à tous les hommes, sans distinction de races, de croyances ou de condition sociale, dès lors qu'ils sont prêts à accepter la discipline de vie que la pratique correcte de l'Art comporte.

Elle l'est également dans le sens de l'humanisme traditionnel puisqu'elle travaille non seulement au perfectionnement de ses adeptes mais également à l'amélioration constante de la condition humaine tant sur le plan spirituel que sur le plan du bien-être matériel.

Elle est universaliste enfin au sens philosophique et initiatique dans la mesure où la démarche maçonnique est une quête permanente de l'universel en l'homme avec le souci constant de rendre l'individu conscient de son appartenance à ce cosmos qui le façonne et le dépasse et dont il ne peut espérer approcher la vérité profonde qu'en respectant les lois universelles qui le gouvernent.

Formalisée tardivement au 18^{ème} siècle au sein d'un Occident chrétien en crise d'identité religieuse, philosophique et politique, le corpus rituel et initiatique de la franc-maçonnerie, puise aux sources traditionnelles les plus anciennes de sa culture, intégrant des apports venus d'Égypte, du judaïsme, de l'Antiquité grecque, des pères de l'Église, de l'alchimie ésotérique, des ordres chevaleresques.

Dans cette quête de l'universel, la franc-maçonnerie ne pratique cependant aucun syncrétisme superficiel avec d'autres traditions venues notamment de l'orient indien ou chinois qu'elle ne se prive pas néanmoins d'étudier comme autant de témoignages des efforts de l'homme pour approcher la vérité de l'Esprit et trouver les voies de la Vie véritable.

L'étude des autres traditions, par les différences qu'elles mettent en perspective, est une source inégalable de compréhension en profondeur de la sienne propre. Elle débouche sur la tolérance dans sa signification universaliste la plus forte de respect des autres approches de la Vérité. Cette démarche d'ouverture sur les autres traditions n'est évidemment possible et fructueuse sur le plan initiatique, que lorsque l'individu, au-delà des mots, des concepts et des formes, commence à accéder à la connaissance véritable dispensée par sa propre tradition. C'est pourquoi les plus grands maîtres de sagesse et de spiritualité se comprennent si facilement entre eux.

Malgré cette tradition de tolérance et sa vocation universaliste, la franc-maçonnerie, en tant que structure organisée, n'a pas échappé dans son histoire institutionnelle aux querelles humaines et aux divisions. Le mouvement maçonnique en France et dans le monde est divisé

en diverses obédiences qui dans certains cas ne se reconnaissent pas entre elles. Cette diversité est le fruit d'une histoire complexe faite d'initiatives, de ruptures, de rivalités, voire d'ambition hégémonique de certaines obédiences soucieuses avant tout d'étendre leur influence. Pour autant, il est parfaitement légitime sur le plan de la démarche initiatique, comme on le verra plus loin, de parler d'un Ordre Maçonique Universel.

Dans chaque pays, les Loges se sont groupées en Grandes Loges ou en Grands Orient qui sont des puissances nationales et indépendantes ou obédiences, gardiennes de la Tradition, exerçant leur juridiction sur les trois grades d'apprenti, de compagnon et de maître-maçon.

Ces Grandes Loges se gouvernent conformément aux constitutions et aux lois qu'elles se sont librement données mais toutes se réfèrent également, aux principes traditionnels de l'Ordre Universel. Elles respectent la souveraineté et l'indépendance des autres puissances maçonniques et s'interdisent toute ingérence dans leurs affaires intérieures; elles concluent librement entre elles des traités et des alliances fraternelles mais ne reconnaissent aucune autorité maçonnique nationale ou internationale supérieure à la leur.

Cependant, malgré l'existence de dissensions que le temps n'a pas encore résorbées et de prétentions diverses à détenir la régularité d'interprétation des principes traditionnels, toutes les grandes obédiences maçonniques s'appuient sur les mêmes textes fondateurs, s'inspirent des mêmes principes et travaillent à une même finalité d'épanouissement de l'amour fraternel et de l'harmonie entre les hommes, dans le respect de la même Loi sacrée.

Ainsi, est maintenu le caractère universel de l'Ordre maçonnique, dans le respect de chaque corps maçonnique national, de l'autonomie de chaque loge et de la liberté individuelle de chacun de ses membres. C'est pourquoi, tous les francs-maçons répandus à la surface de la terre se sentent et se reconnaissent comme frères.

Car ce qui unit les francs-maçons qui comprennent bien l'Art Royal, est plus important et se situe sur un plan plus élevé que ce qui les sépare. Malgré l'existence au sein du monde maçonnique de conflits ayant donné lieu à des comportements humains parfois tristement ordinaires, les francs-maçons, tout en les regrettant, s'efforceront toujours de réunir ce qui est éparé et de retrouver l'unité perdue. Mais, force est de constater que les organisations maçonniques, comme toutes les institutions humaines, ont leurs imperfections et peuvent, parfois, connaître des déviations par rapport aux idéaux fondateurs.

Il y a dans notre société, des milieux « bien pensants » pour lesquels la franc-maçonnerie reste entachée d'une image négative. C'est pourquoi, il est si tentant pour les médias de pouvoir dénoncer telle ou telle turpitude, au demeurant éminemment regrettable bien que largement exceptionnelle, commise dans la société civile par une personne dont on révèle à

cette occasion l'appartenance maçonnique. Cela montre, seulement, que la franc-maçonnerie, comme toute institution humaine, peut comporter des maillons faibles qui ne sont malheureusement pas à l'abri de certaines dérives. Cela n'entache en rien, la noblesse de sa vocation et ne ternit la haute moralité de ses adeptes qu'aux yeux de ceux dont l'hostilité était déjà acquise.

Quoi qu'il en soit, à un moment donné de l'histoire, il se trouve toujours des frères dans toutes les obédiences qui oeuvrent pour lutter contre les dérives profanes et retrouver l'esprit de la Tradition afin que les idéaux de liberté, de justice et de fraternité de l'Ordre Universel, finissent par prévaloir entre les maçons et entre les hommes.

Retour aux sources de l'humanisme

DANS LA DEUXIÈME PARTIE, nous avons évoqué les origines mythiques de la franc-maçonnerie liées à l'émergence de la construction en pierre et à la constitution des premières communautés de métiers sur les grands chantiers de construction. Elles permettent d'envisager, au-delà de toute démonstration historique, une continuité légendaire de la Tradition des bâtisseurs qui englobe les pyramides, le Temple de Salomon, les temples grecs et romains, les abbayes romanes et les cathédrales gothiques.

Mais si l'on considère les origines historiques plus immédiates de la franc-maçonnerie, il doit être souligné qu'elle constitue une branche de la Tradition qui est née dans un milieu culturel particulier, celui de l'Occident chrétien.

Le corpus d'idées constituant la maçonnerie traditionnelle et les formulations que nous connaissons aujourd'hui, trouvent, en effet, leur origine dans l'évolution de la pensée occidentale des quatre ou cinq derniers siècles.

Constituée institutionnellement dans sa forme actuelle au XVIII^e siècle, siècle dit des Lumières dont elle porte largement la marque, elle plonge ses racines dans le grand courant humaniste qui s'est développé en Europe à partir du XV^e siècle pour prendre toute son ampleur avec la Renaissance, au XVI^e siècle.

Cet humanisme de la Renaissance n'exprime pas une philosophie déterminée mais définit plutôt un modèle de perfection humaine d'ordre éthique, esthétique et social. Sa réalisation ne peut résulter que d'un mouvement de libération à l'égard des diverses formes de dogmatisme et d'assujettissement qui empêchent l'homme de développer pleinement ses capacités.

Ficin, Erasme, Budé, Léonard de Vinci, Dürer, Pic de la Mirandole, Rabelais, Montaigne sont parmi les plus célèbres figures de ce mouvement qui s'est construit sur la redécouverte de la pensée gréco-latine souvent par l'intermédiaire des grands penseurs arabes, à une époque où régnait sans partage un enseignement purement théologique.

La pédagogie prit une importance considérable pour les humanistes puisqu'il s'agissait, rien moins que de réaliser un modèle d'homme nouveau, formé à l'étude des penseurs et des philosophes de l'antiquité, ce qui ne put se faire qu'en opposition à l'enseignement universitaire officiel dont le dogmatisme étroit fut de plus en plus battu en brèche par l'esprit nouveau.

C'est à cette époque qu'apparaît le terme « d'humanités », aujourd'hui tombé en désuétude, pour désigner les études littéraires essentiellement grecques et latines, nécessaires pour former un homme accompli sur le plan intellectuel et moral.

Ce mouvement de libération de l'homme, par la redécouverte des valeurs morales et intellectuelles contenues dans la littérature et la philosophie gréco-latines, devait inévitablement s'opposer à la conception de l'homme, du monde et de Dieu, telle que le christianisme l'avait définie et continuait de l'enseigner. À la même époque d'énormes progrès scientifiques furent réalisées tandis que les navigateurs portaient à la découverte de la planète, achevant de mettre à bas cette conception rigide et dogmatique tirée d'une lecture simpliste de l'Écriture. Les grands établissements d'enseignement humaniste finirent par se substituer à la plupart des universités médiévales.

La lecture et l'amour de Platon, Sénèque ou Cicéron ne furent plus considérés comme incompatibles avec la pensée et la foi chrétiennes.

Les humanistes contribuèrent à montrer la dimension, à la fois, éthique et religieuse de la pensée antique et à restaurer la continuité de la pensée humaine dans ses préoccupations philosophiques les plus élevées. Ce faisant, ils firent triompher l'esprit et la culture de l'homme sur le dogmatisme théologique et mirent au premier rang de leur préoccupations l'amélioration du sort de l'humanité.

Dans le domaine « politique », nous devons, en effet, à l'humanisme, l'apparition des premières idées d'occuménisme, de pacifisme, de prise en considération du peuple, d'équilibre des pouvoirs. C'est dans sa mouvance que l'on voit surgir les premières utopies politiques (L'Utopie de Thomas More) mettant en cause le modèle dominant de société fondé sur l'arbitraire des princes et le pouvoir royal de droit divin.

Toutefois, comme le notent les auteurs de l'Encyclopédie Universalis, les humanistes ne sont pas des révolutionnaires « Le sens de l'histoire et de la continuité du destin de l'humanité leur font préférer une réforme intérieure à un renversement brutal des institutions sociales car ils restent persuadés du triomphe nécessaire de l'esprit. »

Sur ce terreau, germera plus tard, au XVIIIe siècle, le mouvement des Lumières que l'on peut caractériser dans son acception la plus large et la plus générale, par l'affirmation de la prééminence, pour comprendre le monde, des lumières naturelles, c'est-à-dire celles de l'esprit humain sur la lumière surnaturelle qui est celle de la révélation divine, enseignée par la théologie.

Cet esprit des Lumières définit une exigence de réflexion personnelle et de vérification empirique qui s'opposent à toute soumission aux affirmations sans preuves de l'autorité établie.

En France, la philosophie des Lumières s'est voulue délibérément laïque, non dans le sens du rejet des textes sacrés mais dans celui de la relativisation de leur domaine de pertinence et de la lutte contre les superstitions, l'intolérance et l'arbitraire de la pensée et du pouvoir qu'illustrent bien les causes défendues par Voltaire, en plein milieu du XVIII^e siècle: il fit, notamment, réhabiliter Pierre Paul Sirven, géomètre arpenteur protestant, accusé à tort d'avoir tué sa fille qui s'était suicidée pour éviter d'avoir à se convertir au catholicisme; de même il a recueilli la veuve et les enfants de Jean Calas, négociant toulousain, rompu vif, à la suite d'une erreur judiciaire due à l'intolérance religieuse et obtenu, en 1762, la réhabilitation de sa mémoire par un arrêt du conseil du roi cassant celui de Toulouse.

La plupart des grands auteurs de cette époque appartiennent au mouvement des Lumières. Force d'opposition aux pouvoirs publics, à la religion et aux conservateurs absolutistes et cléricaux qui lui étaient résolument hostiles, les humanistes eurent une postérité intellectuelle énorme mais leur influence sur la vie quotidienne et le cours des affaires de leur époque, demeura très faible.

La Révolution était au bout du chemin, avec ses excès, car les efforts des hommes éclairés de l'entourage de Louis XVI comme Turgot ou Necker qui avaient pris conscience de la nécessité de réformer la société, échouèrent devant l'aveuglement et la résistance des conservatismes.

C'est dans ce siècle des Lumières qui a précédé la Révolution française, qu'est née la franc-maçonnerie moderne. Ses fondateurs ont puisé largement dans cet esprit des Lumières, tout en maintenant une approche spécifique et pondérée, au milieu d'un bouillonnement d'idées qui engendra une postérité multiple souvent contradictoire, voire dans certains cas dangereusement réductrice.

Mais la philosophie des Lumières restera, dans l'histoire, celle de l'espoir dans les capacités de l'esprit humain, de la confiance dans les progrès de la raison et des techniques, de l'affirmation des principes de liberté, d'égalité et d'universalité. Comme on le sait, ces espoirs de libération de l'homme de toutes les oppressions, ont eu aussi des fruits amers, au XIX^e siècle avec le positivisme réducteur et le nihilisme, ou au XX^e siècle avec les totalitarismes qui en furent les surgeons les plus monstrueux.

Il n'en demeure pas moins que le courant humaniste de la Renaissance, prolongé par l'esprit des Lumières, reste une référence et une source d'inspiration toujours vivante pour

l'humanisme moderne et la défense des droits de l'homme, sans cesse menacés, ici ou là, par la montée des intégrismes de toutes natures et la résurgence, à notre époque, de la barbarie, sous de nouvelles formes rendues plus terrifiantes par l'ampleur et l'efficacité des moyens techniques mis en oeuvre.

La franc-maçonnerie actuelle est issue de ce courant humaniste qui place l'homme au centre de la recherche de la vérité et qui considère que rien ne peut être construit valablement contre l'intelligence humaine. C'est pourquoi, elle n'accepte aucun dogme en tant que tel, qu'elle tient la tolérance pour une vertu essentielle et qu'elle a fait siennes les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité.

La solidarité légitime avec les combats de l'humanisme pratique, a conduit parfois certains maçons à perdre de vue les finalités de l'Art Royal, en faisant de la maçonnerie un mouvement d'action sociale ou politique.

C'est là, une grave erreur de perspective, car les francs-maçons qui comprennent bien l'Art dont ils sont les gardiens, ne sauraient oublier la primauté de l'accomplissement spirituel de l'homme et la dimension initiatique de leur quête de sens, face au mystère de la création et de l'ordre qui la régit. C'est pourquoi il convient de laisser tout militantisme afférent aux problèmes de la société civile en dehors des Loges, ce qui n'empêche en rien, les francs-maçons de prendre position et d'agir en faveur des causes qu'ils défendent, dans d'autres structures plus appropriées.

Nonobstant les dérives évoquées, il était important de souligner que la franc-maçonnerie entretient depuis toujours une affinité naturelle avec la pensée humaniste, dans le sens le plus élevé et le plus large du terme car la tradition qui l'exprime est beaucoup plus ancienne que les mouvements historiques qui en ont adopté le nom ou la bannière. Elle est déjà présente, pour ne prendre que quelques exemples, chez les scribes et les bâtisseurs égyptiens, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, chez Confucius et Mencius, chez le poète latin Térence qui s'écriait déjà au IIe siècle avant J.-C.: « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Aujourd'hui encore, les francs-maçons défendent la personne humaine partout où elle est menacée dans sa liberté de pensée, d'expression ou d'épanouissement de ses facultés créatrices.

Ils combattent tout ce qui l'aliène, l'avilit, l'embrigade ou la mercantilise. C'est pourquoi, les francs-maçons rejettent toujours toutes les formes de totalitarisme, d'intégrisme idéologique, politique ou religieux.

De même, ils s'élèvent nécessairement contre toutes les formes de mouvements sectaires qui, sous couvert de récupération d'une spiritualité et d'un ésotérisme de pacotille, profitent de la faiblesse de personnes désorientées, pour les asservir psychiquement et financièrement.

La franc-maçonnerie, parce qu'elle puise ses convictions à une source de vérité, toujours jaillissante, qui précisément est la Tradition, ne se laisse jamais réduire à une pensée ou à un mouvement historique. Dans un monde en mutation, dont les cadres moraux se délitent, faute de repères solides, la franc-maçonnerie traditionnelle est une chance pour ceux qui l'ont rencontrée. Ils y apprennent que pour améliorer le monde, il faut d'abord améliorer l'homme, en commençant par soi-même, car la lumière est présente en tout individu, dans le temple de l'Esprit qu'il abrite, même s'il n'en est pas encore conscient. Ce n'est que dans un second temps, que l'individu pourra contribuer utilement à la construction du temple de l'Humanité. Cela n'a de sens que si l'on comprend que la spiritualité est l'élément primordial qui différencie la franc-maçonnerie de toute autre société. L'ascèse qu'elle implique ne se vit pas sans difficultés, voire sans révolte; c'est elle qui fera évoluer le maçon du concret vers l'abstrait, de la certitude au doute et qui le conduira, en retour, vers l'unification de lui-même en même temps qu'elle lui donnera la capacité d'oeuvrer efficacement, au sein de la société, dans le sens de la réduction des antagonismes et des conflits.

Tradition et modernité

TRADITION ET MODERNITÉ semblent être deux points de vue aux antipodes, l'un de l'autre. En outre, dans un monde qui valorise, souvent à l'excès, le progrès dans tous les domaines, la défense des traditions est souvent considérée comme la marque d'un certain conservatisme ou comme la manifestation d'une certaine nostalgie à l'égard de pratiques menacées par l'évolution inéluctable des choses.

Que ce soit en art, en politique, dans le domaine technique ou dans les pratiques sociales et comportementales, la tradition s'oppose presque toujours au progrès et à la modernité, l'une privilégiant ce que faisaient les anciens et qui a subi l'épreuve du temps, tandis que l'autre valorise la nouveauté, la rapidité, l'efficacité.

Depuis que le monde est monde, les sociétés évoluent selon des rythmes variables suivant les époques mais l'opposition des anciens et des modernes a toujours existé; elle recoupe, en partie, les clivages de générations mais correspond aussi à des différences de tempérament entre les hommes.

Il est intéressant de souligner, à cet égard, que la franc-maçonnerie présente l'originalité d'être simultanément favorable au progrès et à la tradition.

Comme en témoigne en effet son appellation même, la franc-maçonnerie, s'est développée dans l'histoire sur un fondement de liberté et de démocratie interne, à un moment où celles-ci n'étaient nullement la règle générale dans la société. Dès l'origine, elle a fondé la promotion de ses membres sur le principe du perfectionnement des individus quelle que soit leur condition d'origine et sur la reconnaissance de leurs efforts et de leur mérite. Elle a une longue tradition interne de liberté d'égalité et de fraternité puisqu'il est maintenant établi que l'utilisation de la fameuse devise apparaît dans les Loges dès la fin du XVIII^e siècle, en même temps qu'elle devient la devise de la République.

Parmi les grands principes de la franc-maçonnerie universelle, figure, partout dans le monde, l'affirmation qu'elle a pour but, le perfectionnement moral de l'humanité et que les francs-maçons travaillent à l'amélioration constante de la condition humaine tant sur le plan spirituel que sur le plan du bien-être matériel.

C'est pourquoi les francs-maçons ont toujours pris parti dans l'histoire des deux derniers siècles, en faveur du progrès des libertés individuelles et ont souvent personnellement lutté pour qu'elles puissent voir le jour dans la société. Citons quelques francs-maçons célèbres, à titre purement illustratif du rôle éminent qu'ils ont joué en leur temps: Benjamin Franklin,

combattant de l'indépendance américaine, George Washington qui fut le premier président des États-Unis d'Amérique, Abraham Lincoln qui y a aboli l'esclavage, Simon Bolivar, général et homme d'État sud-américain qui a affranchi plusieurs petits États de la domination espagnole, Victor Schoelcher, député de la Martinique et de la Guadeloupe qui a consacré sa vie à la lutte contre l'esclavage et préparé le décret d'abolition dans les colonies françaises (1848), Jules Ferry à qui la France doit l'instruction publique obligatoire pour tous et tant d'autres dont les noms figurent dans les ouvrages spécialisés.

Cette lutte en faveur des libertés - liberté d'expression, liberté d'association, droit à l'instruction - s'est trouvée souvent mêlée, parfois de façon excessive à l'action politique, comme ce fut le cas à la fin du XIXe siècle où leur conquête n'a pu se faire que contre l'ordre établi soutenu par les partis conservateurs et cléricaux. Il en est résulté des combats d'une grande violence idéologique qui ont fini par faire prévaloir, un siècle plus tard, la conception pacifiée d'une république démocratique et laïque qui fait l'objet de nos jours d'un large consensus. Mais les luttes de la fin du XIXe siècle avaient provoqué, à l'époque, une radicalisation des oppositions dans la société française qui eurent leur répercussions sur le mouvement maçonnique lui-même, dont certaines fractions, notamment au sein du Grand Orient, se sont elles-mêmes radicalisées en laissant des traces dans la mémoire collective toujours perceptibles aujourd'hui.

La Grande Loge de France interdit toute discussion politique ou religieuse au sein de ses ateliers. Il n'en va pas forcément de même dans toutes les obédiences bien que d'une manière générale la tendance soit partout, au retour à une certaine distanciation par rapport aux problèmes qui agitent le microcosme politique. Certaines obédiences sont, cependant, plus que d'autres désireuses de prendre publiquement position sur les grands sujets de société.

Quoi qu'il en soit, les questions qui touchent, notamment, à la liberté humaine, à la laïcité, à l'égalité des citoyens, à l'évolution des mœurs, à l'éthique, aux droits de l'homme, ne laissent jamais les francs-maçons indifférents car elles déterminent les fondements mêmes de l'organisation de la société et les conditions de l'épanouissement des individus.

Sur tous ces sujets, les maçons de la Grande Loge de France se gardent, de toute prise de position qui serait de nature à induire des clivages politiques au sein de ses ateliers. Ils ne se désintéressent pas, pour autant, de l'évolution du monde réel et s'efforcent de travailler sans relâche à l'amélioration constante de la condition humaine. Comme, ils ne se fixent aucune limite a priori à leur recherche et qu'ils n'ont aucune position dogmatique sur ce que doit être la société de demain, ils peuvent être légitimement considérés comme des hommes de progrès.

Mais, il doit être souligné avec force que, pour autant, toute nouveauté, toute évolution liée à la modernité ne leur apparaît pas systématiquement comme un progrès. En effet, les francs-maçons de la Grande Loge de France ne confondent pas liberté et licence, égalité et nivellement par le bas, épanouissement de l'individu et suppression de tout effort, laisser-aller et bonheur, progrès matériel et progrès spirituel.

Force est de constater malheureusement, comme cela a été souligné dans la première partie, que nos sociétés développées, fondées sur l'avoir et la recherche sans frein du plaisir, loin d'épanouir l'homme et de lui apporter le bonheur, l'aliènent et l'éloignent de sa vraie nature.

C'est là que le franc-maçon redevient un homme de tradition, non pas au sens du conservatisme social ou de la préservation de certaines habitudes culturelles constitutives d'une certaine identité locale ou sociologique, mais en tant que gardien d'une connaissance initiatique immémoriale qui fait descendre l'homme en lui-même pour lui faire découvrir la dimension spirituelle de sa vie intérieure et l'amener à réfléchir à sa place dans le cosmos et au sens de son destin.

La finalité réelle de la Tradition transmise de génération en génération par l'initiation maçonnique est, en effet, d'améliorer l'homme pour qu'il vive en harmonie avec lui-même et avec l'univers, c'est-à-dire avec son environnement. Car, le but premier de toute initiation est d'abord individuel; tout ce qu'on pratique dans une société initiatique, digne de ce nom, est du domaine du vécu personnel, ce qui explique pourquoi l'amélioration de l'individu et la solidarité de proximité viennent toujours en premier rang par rapport à l'action publique. Le véritable initié sait qu'avant de pouvoir oeuvrer valablement à la réalisation de son idéal de justice et de paix dans la société globale, il doit d'abord s'être construit lui-même et être capable d'agir dans son environnement immédiat. Si tel n'était pas le cas, quelle différence son action aurait-elle avec celle d'un militant quelconque de la cause qu'ils défendent l'un et l'autre?

La connaissance initiatique doit être la source toujours jaillissante à laquelle tout initié se réfère pour prendre position sur les questions profanes et intervenir dans les luttes du monde. Il faut déplorer que dans le paysage maçonnique français, la volonté d'action au sein de la sphère politique et sociale, avec ce qu'elle comporte souvent d'extériorisation publique et de médiatisation, l'emporte sur l'approfondissement des valeurs initiatiques et banalise en quelque sorte la démarche maçonnique en la plaçant sur le même plan que l'action de n'importe quelle organisation profane militant pour une cause quelconque, aussi légitime soit elle.

De même, il a déjà été souligné que la franc-maçonnerie ne se plaçait pas sur le même plan que les religions et ne leur faisait donc pas concurrence, laissant à chacun le libre choix de sa foi; de même, elle ne saurait, sans y perdre son âme, c'est-à-dire son essence initiatique, se situer sur le même plan qu'une organisation profane d'action sociale, politique ou caritative. C'est pourquoi, les francs-maçons de la Grande Loge de France préfèrent travailler au sein des Loges, principalement, sur le terrain de la connaissance initiatique et laisser à chacun, le libre choix de ses engagements personnels au service de telle ou telle cause, dans le cadre d'organisations spécifiques adaptées aux finalités qu'elles se sont données.

Cette façon de faire préserve le caractère initiatique des ateliers et garantit leur neutralité idéologique et politique sous réserve d'une évidente incompatibilité de l'appartenance maçonnique avec la participation à des mouvements extrémistes qui excluent la tolérance et rejettent les principes démocratiques et de respect de la personne.

En conclusion, pour le franc-maçon, respect de la tradition et ouverture à la modernité vont de pair. Loin de s'opposer, ces deux attitudes se renforcent mutuellement pour constituer une dynamique vivante qui s'efforce de réincarner sans cesse dans la réalité actuelle, les grandes lois de la sagesse traditionnelle selon de nouvelles déclinaisons proposées par la créativité humaine.

Conclusion

L'auteur espère que le lecteur, parvenu au terme de cette présentation de la franc-maçonnerie aux profanes, verra plus clairement la spécificité d'une démarche qui, par sa nature même, pose un problème difficile à la société civile qui en parle rarement de manière satisfaisante.

Ordre initiatique proposant à ses membres une ascèse personnelle exigeante, la franc-maçonnerie est aux antipodes d'une organisation de masse, tout en étant ouverte à tout homme de bonne volonté, libre et de bonnes moeurs, selon l'expression traditionnelle. Bien que pratiquant une démocratie interne rigoureuse au degré de maître, son fonctionnement apparaît opaque car elle conserve sur celui-ci une discrétion et une réserve des plus strictes à l'égard des profanes, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas des frères. Cette discrétion portant sur ses rituels, ses travaux et sur l'appartenance de ses membres, la fait passer pour une organisation secrète alors que ses statuts et le nom de ses dirigeants sont régulièrement déposés conformément à la loi sur les associations. Bien que ses statuts proclament haut et clair l'obligation faite aux francs-maçons de respecter les lois et les institutions de leur pays, on voit fleurir périodiquement, dans les médias, le soupçon d'activités occultes mettant en péril le fonctionnement de la société. Le secret maçonnique, sur la nature profondément intime duquel nous nous sommes amplement expliqué, alimente en permanence le soupçon qu'il y a quelque chose à cacher.

Ceux qui ont lu ce livre auront compris que rien n'est plus éloigné de l'esprit maçonnique authentique que les comportements en vogue dans la société de masse actuelle: culture narcissique de l'ego, goût du spectacle, relâchement des moeurs, conformisme grégaire en fonction du groupe d'appartenance, identification à des « héros » sommaires... Comment les maçons pourraient-ils ouvrir leurs ateliers à des « voyeurs » pressés de rendre compte de ce qu'ils ont vu ou entendu, sans avoir été préparés à en comprendre le sens profond?

Pour toute obédience maçonnique, le dilemme est permanent: ne pas communiquer donne prise à la critique; communiquer de façon inadéquate trahit l'essence même de la démarche.

La position particulière de la franc-maçonnerie à l'égard des femmes, mal comprise, complique encore la situation et donne lieu à de nouvelles critiques bien que non fondées. Les femmes ont accès exactement aux mêmes rituels, à la même formation initiatique, aux mêmes degrés que les hommes puisqu'il existe des obédiences purement féminines ou mixtes, comme il en est qui ont souhaité rester strictement masculines.

D'une manière générale, la notion même d'initiation qui est au coeur de la quête spirituelle du franc-maçon, est devenue incompréhensible dans la société d'aujourd'hui qui entretient

l'illusion que tout ou presque peut s'apprendre en dix leçons pourvu que le manuel soit bien fait. D'ailleurs, il faut saluer comme une avancée très positive, cette formidable profusion d'outils pédagogiques fournis par la société moderne: c'est l'une des faces positives d'une évolution dont j'ai dénoncé plus haut les aspects néfastes.

La notion de sagesse a elle aussi perdu, de nos jours, toute signification réelle, autre que celle de l'acceptation résignée de ce que l'on ne peut pas éviter. Car l'acquisition de la sagesse, au sens où on l'entendait dans l'antiquité grecque ou dans la pensée chinoise traditionnelle, ne constitue plus du tout une finalité de l'enseignement actuel dont l'objet est strictement centré sur l'utilité économique ou sur la satisfaction fluctuante des préférences estudiantines du moment.

La philosophie elle-même, malgré son étymologie grecque « d'amie de la sagesse » s'en est totalement éloignée, en élaborant des systèmes clos de pensée ou en devenant une matière d'érudition purement intellectuelle.

La franc-maçonnerie reste l'une des rares disciplines permettant, encore, à l'homme d'aujourd'hui, par un effort et un cheminement personnels, de donner une juste place à sa quête d'élévation spirituelle, de découvrir les liens qui unissent le visible et l'invisible, de prendre conscience de l'existence d'un ordre transcendant, de comprendre le sens vital de la Loi morale.

Aidé par des rituels véhiculant une Tradition plongeant ses racines dans l'inconscient collectif et par la fréquentation assidue de son Atelier, le franc-maçon pourra se relier aux grands mythes de l'humanité; il saisira le sens caché des religions et retrouvera souvent celui de la sienne s'il en avait une, en accédant à la sagesse ésotérique intemporelle dont elles sont porteuses.

C'est pourquoi, la franc-maçonnerie continuera longtemps de poser un problème au profane, problème qu'il ne pourra résoudre, au fond, qu'en devenant lui-même franc-maçon, cet inconditionnel de la libération de soi.